

Albert Lozeau

Poésies complètes

Tome III



BeQ

Albert Lozeau

(1878-1924)

Poésies complètes

Tome III

Selon *l'édition définitive*, Montréal, 1925-26.

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 82 : version 1.2

Les Images du Pays

précédées des

Lauriers et Feuilles d'Érable

Au docteur

Georges Beauregard

Hommage

du poète au musicien

I. Lauriers.

Les armes de Satan c'est l'horreur de la guerre,
Les peuples affolés, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le cri de mort, le meurtre volontaire ;

Les armes de Jésus c'est l'honneur de la guerre.
Les peuples rétablis, Jésus sur le Calvaire,
Le sang, le sacrifice et la mort volontaire...

CHARLES PÉGUY.

Le drapeau

Qu'importe son tissu vieux ou neuf, soie ou toile,
C'est le suprême signe et l'emblème sacré !
Le soldat dit : « Pour lui, noblement, je mourrai
« Car il est mon chemin, mon guide et mon étoile !

« L'âme de mon pays palpite dans sa voile !
« Tout l'esprit de ma race est en ses plis serré !
« Où frémira sa gloire auguste, je serai,
« Que le soleil l'éclaire ou que la nuit le voile !

« Il est mon bien, ma foi, ma force et mon amour !
« Malheur à l'aigle impie, ou malheur au vautour
« Qui tente d'y marquer sa griffe sacrilège !...

« Si je tombe en luttant, ô sublime drapeau,
« Que ta triple couleur m'honore et me protège :
« Comme je t'ai suivi, suis-moi jusqu'au tombeau ! »

À la Belgique sanglante

Salut, honneur, amour à toi, brave Belgique
Immensément grandie en une heure tragique !
Terre familiale, active, au doux accueil,
Te voilà déchirée, et ton peuple est en deuil !
Tu souffres aujourd'hui tant de maux ineffables :
La faim, le feu, la mort injustement t'accablent !...
Pour n'avoir pas dit : Oui, pour avoir résisté
Au voleur qui voulait prendre ta liberté,
Tu vois tomber tes fils en héros ! Mais ta gloire
Débordera demain des pages de l'Histoire !
La France et toi, de quelle ardeur nous vous aimons !
Comme avec piété souvent nous vous nommons !
Vous êtes les deux Sœurs nobles et magnifiques
Dont battent réunis les deux cœurs héroïques !
Nous les entendons bien malgré les océans,
Et ce n'est pas le bruit de « leurs » canons géants
Qui les étoufferait au fond de nos pensées,
Sur leur rythme pareil sans cesse cadencées !...

Oui, petite Belgique infinie en grandeur,
Nous te couronnerons d'amour et de splendeur !

Nous lèverons les yeux et fixerons ton âme,
Pour apprendre à mourir plutôt que d'être infâme !
Pour savoir que la Force échoue au pied du Droit,
Et qu'un tout petit peuple ayant un vaillant roi
Peut mater l'Ogre ! et, dans l'horreur de la tuerie,
Faire d'un sol sanglant une illustre Patrie !

France éternelle

Ton nom a retenti, France, dans tous les temps,
Comme un écho de force, et d'honneur et de gloire !
Ton épée aujourd'hui déchire la nuit noire ;
Tes hommes dans la mort se dressent éclatants !

Quelles pages encor tes soldats haletants
Aux fracas des obus écrivent pour l'histoire !
Ô France, qui jadis peuplas notre mémoire
Des faits prodigieux d'illustres combattants !

Des anciens aux nouveaux la chaîne se renoue ;
Chacun de tes enfants au pays se dévoue,
S'il tombe, il meurt ainsi que Turenne ou Bayard !

Au passé, par le sang, le présent se rattache,
Et le même héros, sous un autre étendard,
Lutte d'un cœur égal, sans reproche et sans tache !

Au roi Albert

Sire, vous rehaussez l'homme et la royauté !
Quand auprès du soldat qui défend la Patrie,
Vous courbez votre front sur la terre meurtrie,
Personne n'est plus grand que Votre Majesté !

Sire, votre bon droit par nous est attesté ;
Désormais, à l'honneur la gloire se marie !
Vous avez, comme aux jours de la chevalerie,
Illustré votre nom d'héroïque beauté !

Sire, que le Seigneur vous soutienne et vous garde !
Si le triomphe est lent, si la victoire tarde,
L'heure de la justice auguste sonnera !...

Alors, sous le ciel bleu de la Belgique même,
De toutes vos douleurs faisant un diadème,
Une seconde fois Dieu vous couronnera !

Vers l'Alsace

Soldats qui reprenez l'Alsace et la Lorraine,
Beaux Chevaliers du Droit, héros libérateurs,
Que Jeanne d'Arc et saint Michel, vos protecteurs,
Vous donnent la victoire absolue et prochaine !

Certes, vous dédaignez la colère germaine ;
Vous êtes au combat d'intrépides lutteurs,
Car vous voilà campés sur les blanches hauteurs
Où votre fier regard désormais se promène...

La France, avec ceux-là qui sont la France ici,
A tout-à-coup le cœur d'émotion saisi
Quand vous faites un pas en avant, vers l'Alsace !

C'est que nous connaissons d'autres persécutés,
Nos frères par le sang, qui demandent leur place
Au soleil radieux des justes libertés !

La tempête

La terre est rouge et le ciel noir ; le canon gronde.
Une rumeur de fer couvre la voix du vent
Et, comme en un linceul, roule l'être vivant ;
La tempête rugit sur l'Océan du monde !

Le cœur frissonne, plein d'une crainte profonde ;
Et les bras, dans la nuit sinistre se levant,
Cherchent à s'accrocher au tumulte mouvant,
Comme un nageur perdu crispe ses doigts dans l'onde !

Aux lueurs des éclairs crevant les horizons,
Des cris montent : « Voyez, Seigneur, nous périssons,
Si vous ne venez pas aussitôt à notre aide ! »

– Peuple peureux ! douter quand je suis avec toi !
Hommes de droit vouloir que la frayeur possède,
Pour vaincre sans trembler que n'avez-vous la foi !...

Le cardinal Mercier

Ils ont voulu l'humilier : ils l'ont grandi,
Le pasteur vénérable à la figure austère ;
Ils ont voulu, sbires naïfs, le faire taire :
Sa voix multipliée a partout retenti !

Quand on s'est proclamé, du prince au plus petit,
La vertu, le délice, et le sel de la terre,
Il est dur pour son cœur et son haut caractère
De recevoir, soufflet cinglant, un démenti !

Quoi ! lorsqu'on a réduit un peuple en esclavage,
Qu'on a tué, brûlé, pillé comme un sauvage,
Qu'on est fort, on n'est pas la juste autorité ?

– Vous n'avez aucun droit même sur nos ruines !
Non ! répond en dressant son front de sainteté,
Son Éminence l'Archevêque de Malines !

France !

Chaque fois que je prends la plume, elle répète :
France ! – France, foyer du miracle éternel
Sur qui descend la grâce abondante du Ciel,
Pays d'autant plus fort qu'est forte la tempête !

Aux combats glorieux nation toujours prête,
Prodigue de son sang dès le premier appel,
Qui fait du sacrifice un geste habituel
Dont la sainte grandeur par la mort se complète...

France ! – France où du peuple ont surgi par milliers
Les héros dont les noms, aujourd'hui familiers,
Brillent sur ton destin, flambeaux inextinguibles !

Ah ! l'Allemand peut bien souffler la nuit sur toi :
Tes antiques vertus en seront plus visibles,
Et le monde saura le culte qu'il te doit !

Joffre

« Nous vaincrons ; patience », a dit Joffre. Et c'est tout.
Ce général n'est pas beau parleur ; donc, il pense.
Des grands éclats de voix sa force le dispense,
Mais quand il dicte : « Allons ! » les soldats sont debout !

Sa pensée est un phare et rayonne partout.
Dans la foi qu'on lui porte il a sa récompense.
Économe, il calcule et règle la dépense,
Voulant continuer la lutte jusqu'au bout.

Son œil puissant a vu s'agiter une palme,
Là-bas, dans l'avenir. Il attend. Il est calme.
Il utilise l'heure autant que le canon.

La certitude en lui, douce et grave, s'incarne.
Paternel, il sourit, car il entend son nom
Victorieux chanter sur les bords de la Marne !...

À la gloire des Serbes

Peuple dont maintes fois la terre a bu le sang,
Nation d'âme haute, honneur du monde slave,
Tu prouves par ton cœur résolu, fier et brave,
Que la gloire n'est pas toujours au plus puissant !

Dusses-tu te défendre un soldat contre cent,
Tu te battras, ayant horreur du mot : esclave,
Plus vaillamment encor si le danger s'aggrave !
Mieux vaut la mort, dis-tu, que le joug incessant !...

Sus ! sus ! aux ennemis de France et de Belgique !
S'ils ne peuvent briser ton courage héroïque,
Ils brûleront tes bois, tes temples, tes maisons !

Si tu dois succomber sous la force brutale,
Que le dernier exploit de ta lame loyale
Terrasse l'Allemand qui vit de trahisons !

L'épreuve

Tout courage devant ton courage s'incline,
Noble France debout sous l'ouragan de fer !
Quel chef est comparable au tien, dans cet enfer ?
Et ton petit soldat, quel soldat le domine ?

Une gloire inconnue aux autres t'illumine,
Qui, dans les sombres jours, ravive son éclair !
Tu ne périras pas : aujourd'hui comme hier,
Ton sort miraculeux est dans la main divine !

Dieu qui t'aime et se sert incessamment de toi
Pour répandre au lointain la semence de foi,
Aidera ton génie et soutiendra tes armes !

Le sacrifice est grand qu'exigent les combats ;
Mais il t'élève plus que nul autre, ici-bas,
Dans la pourpre du sang et la clarté des larmes !

La revanche

À la mémoire de Paul Déroulède

Toi qui veillais pendant que la France dormait,
Sentinelle toujours prête à crier : *Qui vive ?*
Quand du côté du Rhin ton oreille attentive
Percevait le bruit sourd d'un peuple qui s'armait ;

Toi dont la voix ardente incessamment clamait :
« Hâtons-nous ! L'heure est proche ! Ô nation naïve,
« À la menace entends succéder l'invective !...
« Soyons forts ! Haut les fronts ! Honte à qui se soumet ! »

Toi que le pacifiste appelait : Don Quichotte,
Parce que, grand soldat, sublime patriote,
Plus qu'aucun tu souffrais du mal de ton pays,

Triomphe ! – Ta ferveur, la France la possède !
Et ceux qui te raillaient, par leur rêve trahis,
Dans la poitrine ont tous le cœur de Déroulède !

Pégoud

Ta mémoire est liée au ciel, comme un oiseau,
Toi qui soumis l'espace aux désirs de tes ailes !
Les acclamations des voix universelles
Avant de t'arriver durent monter bien haut !

L'azur fut ta conquête et ton monde nouveau.
C'est là que tu vécus des heures solennelles,
Avec tes compagnons, célestes sentinelles,
Infaillible chasseur d'Allemands, humble et beau !

Tu fis du firmament ton royaume et ta ville ;
D'un courage héroïque et d'une audace agile,
Tu courus les chemins de l'éther, calme et prompt.

Aussi, dans les hauteurs où l'aigle se promène,
Fallût-il, pour grandir ta gloire surhumaine,
Qu'une balle, Pégoud, te traversât le front !

Infirmières

Quelle force Dieu mit en vous, ô faibles femmes
Qu'une goutte de sang, hier, faisait trembler !
Stoïques, le sourire aux yeux, sans vous troubler,
Vous passez noblement en ces jours pleins de drames.

Vos mains, vos blanches mains douces comme vos âmes,
Pour conjurer le mal ont su se rassembler ;
Un seul désir vous meut : guérir et consoler
Ceux que meurtrit le fer, que brûlèrent les flammes.

Par l'affreuse blessure où le doigt se rougit,
D'une grave pitié, d'un courage élargi,
Vous versez l'espérance infinie aux victimes.

Au baume qui soulage un pauvre corps souffrant,
Vous ajoutez un peu de votre cœur si grand,
Et c'est cela qui fait que vous êtes sublimes !

Fin de rêve

Qui respire à son aise et ne sent dans son cœur
Éclater le sanglot de l'humaine détresse ?
Honte à celui que la douleur désintéresse !
Comptera-t-il parmi vos brebis, ô Seigneur ?

Quand la Mort, à grands coups de faux, avec fureur,
Dans le champ de l'Europe, où sa beauté se dresse,
Ainsi qu'un blé sanglant, abat cette jeunesse
Dont le monde espérait tant de force et d'honneur ?

Ah ! les temps sont passés où l'homme pouvait rire,
Où l'âme insouciant et livrée au délire
Entrevoyait la paix d'un avenir nouveau !

Après le rêve fou que berçait un mensonge,
Après l'illusion cruelle, après le songe,
Que restera-t-il donc ? Un immense tombeau !...

À la reine des Belges

Ô Reine malheureuse et presque sans couronne,
Qui portez vaillamment une si lourde croix,
Vous nous faites songer aux saintes d'autrefois,
À celle-là, surtout : votre illustre Patronne !

Salut à la grandeur qui d'humbles s'entourne,
Qui partage aux petits son cœur, sa main, sa voix,
Qui console, qui pansé et qui guérit parfois,
Sans ostentation ni gloire fanfaronne !

Un jour qu'aux miséreux torturés par la faim,
Elisabeth portait, en mystère, du pain,
Ô miracle ! son tablier fut plein de roses !...

Reine qui subissez l'humiliant affront,
Vos vertus sont aussi de grandes fleurs écloses
Que tresse le Seigneur autour de votre front !

Vœu d'automne

Automne, sois-leur doux, car ils ont tant souffert !
Retiens les souffles prompts de tes bises trop fortes ;
Sous leur fatigue, étends un lit de feuilles mortes,
Et sur leurs fronts, un ciel indulgent, tiède et clair !

Contre l'humide nuit qui glacerait leur chair,
Entre eux et le brouillard, ils n'ont ni toit, ni portes !
N'ajoute pas à leurs peines de toutes sortes
Les rafales de l'onde aux rafales du fer !

Le jour, donne à leurs yeux l'azur calme et sans voiles ;
Et le soir, comble-les de rêves et d'étoiles !
Dans leur sommeil, répands des songes glorieux...

Et qu'ils voient, dans ton air aux grâces solennelles,
Un matin, comme un beau soleil, monter des cieux
La Victoire attendue, avec d'immenses ailes !

Verdun

Hardi ! beaux compagnons des batailles honnêtes !
Hardi ! pour conserver à la France Verdun !
Pour l'honneur du drapeau, pour le salut commun !
La victoire est au bout des claires baïonnettes !

Nous savons, ô soldats, les braves que vous êtes !
Lorsque Joffre a jugé le moment opportun,
Les bataillons d'azur s'élancent, et chacun
Est comme un mur en marche aux accents des trompettes !

L'ennemi se fatigue, et Verdun n'est pas pris !
Comme ils sont bien gardés les chemins de Paris !
France, que de héros sur tes autels tu dresses !

Guillaume II prédit la chute du grand fort,
Et lance sans compter ses foudres vengeresses :
Mais Verdun se souvient du lion de Belfort !

Aux Français

Que votre France est belle, amis, quand elle saigne !
Au seul bruit de son nom, il naît de la grandeur !
Ses héros font dans l'air des gestes de splendeur
Dont s'éclaire à jamais le monde qu'elle enseigne !

La France veut qu'on l'aime et non point qu'on la craigne...
Ah ! nous l'aimons dans la souffrance, avec ardeur,
Et tant de noble orgueil, et tant de profondeur
Que nous n'endurons pas que personne la plaigne !

Votre France a lavé ses fautes dans son sang !
Elle est sainte ; et son cœur qui bat éblouissant
Est pareil à celui de Jeanne la Pucelle !

Ô terre d'héroïsme, ô pays de vertu,
Ô nation de force et d'amour, puisses-tu
Mériter par ta foi la victoire éternelle !

Le don des morts

Soleil de France, que fais-tu de tous ces corps
Qui dorment par milliers sous la terre chérie ?
– Je mêle leur poussière au sol de la Patrie,
Pour que les blés futurs rendent le sang des morts !

Pour que dans leurs travaux, leurs rêves, leurs efforts,
Ayant mangé du pain sacré, race aguerrie,
Les hommes qui naîtront après l'âpre tuerie
Se révèlent plus grands et se montrent plus forts !

– Et Toi, Jeanne, là-haut, que fais-tu de leurs âmes ?
– Pour éclairer les temps, je les transmue en flammes
Qui brillent sur le monde ainsi qu'un firmament !

Et j'en ferai passer la divine lumière
Dans tous les yeux humains, de paupière en paupière,
Et tous les cœurs français, inextinguiblement !

Désolation

Combien sont étendus dedans la froide terre
De ceux qui bondissaient de combats en combats !
De leur claire jeunesse il ne reste ici-bas
Que la gloire éternelle et la cendre éphémère.

Beaucoup n'ont laissé rien à mettre en une bière ;
Disparus tout entiers ; comment ? on ne sait pas...
Seul d'eux s'inscrit un nom que sauve le trépas ;
Le tombeau de ces morts est au cœur de leur mère.

Plus d'un dans la mêlée encore tombera.
Quand la guerre sera finie, on comptera
Toutes les croix de bois sur le sol noir dressées.

Alors, devant le sang par torrents répandu,
S'élèvera le cri des nations blessées, –
Un cri tel que jamais il n'en fut entendu !

La statue

Comme le ciel est bleu, comme le jour est pur !
Se peut-il que là-bas le monde s'entretue ?
Ô Nature, aussi froide, hélas ! qu'une statue,
Ton regard est trop clair, ta face a trop d'azur !

Rien n'atteint donc ton cœur indifférent ou dur !
Dans le deuil, ta beauté sereine s'accentue ;
Sur le front défaillant et sur l'âme abattue
Ta splendeur insensible est lourde comme un mur !

Tu n'entends pas : la voix humaine est inutile ;
Et tu ne daignes pas même nous être hostile,
Sourde à notre douleur, aveugle à notre effroi !

Quand nous te regardons, des pleurs à la paupière,
Implorant, ô Nature, une pitié de toi,
Tu nous reponds par le silence de la pierre !...

L'aumônier

Les mains rouges parfois des blessures pansées,
Il propose la Vie à ceux qui vont mourir,
Il absout, et son geste auguste semble ouvrir
Une porte, par où tant d'âmes sont passées !

Au nom de Jésus-Christ, les fautes effacées
Laissent au cœur la paix comme un grand lis fleurir ;
Prêtre, c'est sa manière à lui de secourir
Et de verser du ciel aux dernières pensées...

Au milieu des héros la mitraille pleuvait :
Calme comme en l'église, on l'a vu qui levait
Le bras, en prononçant les paroles divines.

Et, saintement, par son ministère absorbé,
Dans l'orage infernal écrasant les poitrines,
Sur un soldat qu'il bénissait, il est tombé...

Certitude

Ils vaincront, les Français, par la force et la foi,
Par la protection de Jeanne la Lorraine !
Que la victoire soit ou lointaine ou prochaine,
Ils vaincront, car à leur côté combat le Droit !

Chassons de notre esprit, s'il y paraît, l'effroi,
Et laissons-y chanter l'espérance sereine ;
Prions Dieu d'abrégier la souffrance et la peine,
Non d'un cœur vacillant, mais d'une âme qui croit !

Ils vaincront, les Français : tant de morts les soutiennent !
De la terre, des voix secrètes leur parviennent :
« Ô frères, compagnons plus heureux, vengez-nous ! »

Ils vaincront, car, là-bas, les enfants et les veuves,
Et tous ceux qu'ont blessés les pesantes épreuves,
Aux pieds de Jésus-Christ se sont mis à genoux...

Prière aux soldats élus

Puisqu'un saint le déclare, – et de tous écouté,
Héros tombés dans la bataille solennelle,
Vous que l'Archange a pris et portés dans son aile
Au pied du trône où Dieu règne en l'éternité ;

Puisque d'un cœur serein le martyr accepté
À la splendeur céleste ouvrit votre prunelle ;
Et puisque des Élus la troupe fraternelle
Vous accueille au seuil de la Divinité ;

Intercédez auprès de la Vierge Marie,
Afin qu'elle délivre et sauve la Patrie
Pour laquelle, soldats du Droit, vous êtes morts !

Faites pour nous, là-haut, l'incessante demande,
De toutes vos ferveurs et de tous vos efforts :
L'écrasement final de la horde allemande !

La paix quotidienne

Ô Jésus, Toi qui vins pacifier la terre,
Toi qui nous proposas une paix sans retour,
Ô Jésus, donne-nous la paix de chaque jour,
Le pain quotidien de la paix salutaire !

La paix qui même ment nourrit et désaltère
Les bonnes volontés du terrestre séjour,
La paix forte, la paix divine, blé d'amour,
La paix, spirituel froment que rien n'altère !

Ne laisse pas notre âme affamée, ô Sauveur !
Exauce notre angoisse, entends notre ferveur :
Délivre-nous du mal des guerres inhumaines !

De ton berceau de paille où ta bonté sourit,
Donne à l'humanité, ployant sous trop de peines,
La paix qui reconforte et la paix qui guérit !

Le pape

Il est le Père auguste, il est le Chef commun
Dont le monde chrétien est l'immense famille ;
L'autorité suprême à sa tiare brille,
Et ses deux bras bénis sont ouverts à chacun.

Son amour se répand sur tous comme un parfum.
Lorsqu'entre ses enfants souffle un esprit hostile,
Que le frère menace un frère ou le mutilé,
Il pleure sur les deux et n'en rejette aucun.

Lui dont le siège sur la justice se fonde,
Lui dont le cœur est plein de tendresse profonde,
Il propose une paix équitable, et l'oubli...

Trop de sang fraternel a coulé sur la terre,
Dit le Père, ici-bas par Dieu même établi :
– Fils, que n'écoutez-vous cette voix salutaire...

En prière

Le crime se propage et l'horreur se poursuit.
La voix terrestre monte en une immense plainte ;
Tous les cœurs maternels sont oppressés de crainte :
– Ah ! Seigneur, loin de vous, nous sommes sans appui !

Dans notre ciel obscur nulle clarté ne luit ;
L'universel sanglot échappe à la contrainte ;
L'angoisse étouffe l'âme en sa mortelle étreinte :
– Ah ! Seigneur, loin de vous, nous sommes dans la nuit !

En proie au noir Esprit du mal qui les possède,
Les hommes ont voulu se passer de votre aide,
Seigneur ; mais il n'est plus d'espérance qu'en vous.

Quand donc chasseront-ils l'orgueil qui vous défie,
Et sentant leur faiblesse, et pleurant leur folie,
Quand donc se mettront-ils humblement à genoux ?

Souvenirs aux morts

De la terre ont surgi des millions de croix.
Quelle moisson la Mort a faite, cette année !
Toute pitié chrétienne, humblement prosternée,
Doit aux vivants d'hier sa pensée et sa voix.

Prions pour chacun d'eux et pour tous à la fois !
Triste est du souvenir la tombe abandonnée...
D'une fleur d'oraison, blanche, et jamais fanée,
Ornons les tertres noirs, dans les champs et les bois.

Partout dorment des cœurs, partout des yeux sommeillent...
Que nos esprits, durant la grande nuit, les veillent,
Pour qu'ils n'éprouvent pas l'affreux isolement,

Jusqu'à l'heure où leur âme en l'espace emportée,
Par les clairons divins sommée au jugement,
Soudain, ranimera leur chair ressuscitée !

L'inévitable

Vous qui l'avez créé de vos puissantes mains,
Laissez-vous, mon Dieu, souffrir ainsi le monde ?
Tout est rouge de sang : le ciel, la terre et l'onde,
Et la nuit entre au cœur angoissé des humains !...

Des lueurs d'incendie éclairent les chemins ;
La Haine, que l'Orgueil surexcite et seconde,
Y conduit triomphalement sa troupe immonde,
Où l'on entend sonner le talon des Germains !

Seul, Seigneur, vous pouvez venger ces sombres crimes
Et, seul, compter les cris et les pleurs des victimes,
Et, seul, faire rentrer les lames aux fourreaux !

Car vous tenez, Seigneur, la balance et le crible !
Nous attendons en paix ; mais malheur aux bourreaux
Quand sur eux s'abattra votre droite terrible !

Pour demander à Dieu qu'il délivre le sol de France

Nous vous en supplions ardemment, ô Jésus,
Chassez l'envahisseur qui piétine dessus !

Chassez les assassins et les incendiaires,
Expulsez de leurs trous les hordes sanguinaires !

Chassez tous les sabreurs d'enfants et de vieillards,
Les fourbes, les bourreaux sadiques, les pillards :

Tous ces mutilateurs avinés, tous ces reîtres,
Ces cyniques bandits, et ces tueurs de prêtres !

Chassez du sol français qu'ils souillent de leur sang,
Ces hommes de carnage et d'orgueil menaçant !

Chassez-les par les prés et par les forêts chauves,
Comme on traque un troupeau hurlant de bêtes fauves !

Chassez les criminels invoquant votre Nom,
Qui font cracher sur Vous la gueule du canon ;

Les soudards promenant sur l'autel et le porche
L'insulte de l'ivresse et le feu de la torche !

Chassez cet Empereur au visage fardé,
Par qui l'abominable est de haut commandé !

Chassez-le, – son séjour trop longtemps se prolonge, –
Ce Roi de trahison, ce Prince de mensonge !

Délivrez ce beau sol, où la grâce fleurit,
De cette laideur vile et de tout ce prurit !

Balayez d'un grand vent de justice les plaines,
Et faites-y régner vos douceurs souveraines...

Nous vous en supplions ardemment, ô Jésus,
Chassez l'envahisseur qui piétine dessus !

Mil neuf cent seize

On parlera de toi dans les siècles futurs.
À l'évocation sinistre de tes chiffres
Des éclairs jailliront des souterrains obscurs,
Des temples crouleront comme de simples murs,
Des hommes tomberont comme des épis mûrs, –
Battez, tambours, sonnez, clairons d'or, sifflez, fifres !

Ce sera le spectacle effroyable du sang,
La fuite, la terreur, la mort dans les nuées,
L'homme ailé sur le sol fumeux se fracassant,
Le navire rompu qui dans la mer descend,
Le poison vapoureux en nappes se glissant,
Et la rage, et l'élan farouche des ruées !

Et ce sera le vol après l'assassinat,
L'incendie et l'exil avec le coup de crosse,
L'orgie, et tout ce que Satan imagina
Pour réjouir les cœurs sur lesquels il règna, –
Tout ce que Jésus-Christ lui-même condamna,
Et tout ce qui fut lâche, immoral et féroce !

Ce sera le tumulte inouï du canon
Qui crachera son feu plus puissant qu'un tonnerre,
Qui bouleversera le terrestre limon,
D'un ravin qui serpente au loin faisant un mont,
Du mont pulvérisé quelque entonnoir profond, –
Horreur que n'a prédite aucun visionnaire !

Ce sera le carnage impitoyable et fou,
La torture, la faim, la détresse infinie,
L'homme assoiffé du sang de l'homme, comme un loup,
Le supplice barbare et la fureur qui bout,
Les tombes regorgeant de cadavres, partout
La blessure, le cri, le râle et l'agonie !...

An lugubre, retourne à l'enfer d'où tu sors !
Tu n'auras pas nos pleurs : ils sont pour tes victimes !
Traînant funèbrement ton cortège de morts
Dont les sombres corbeaux se disputent les corps,
Va-t'en ! vampire affreux qui n'as pas de remords,
En nous laissant la honte immense de tes crimes !

1914-1916.

II. Fleurs de lys.

À genoux

*Vous êtes avec nous, Seigneur, quand on vous prie.
Que le cœur parle seul, lui qui sait tous les mots,
Ou que la bouche à voix très haute vous supplie,
Vous entendez nos vœux, vous connaissez nos maux.*

*Vous êtes avec nous, selon votre promesse,
Invisible à nos yeux, à notre âme présent ;
Nous sommes à genoux, disant notre faiblesse,
Et vous vous inclinez sur notre front pesant.*

*Vous êtes avec nous, comme autrefois vous fûtes
Sur la terre avec Pierre, avec Jean et Matthieu,
Vous voyez nos chagrins, nos remords et nos luttes
Contre nos ennemis les péchés, ô mon Dieu !*

*Vous êtes avec nous, lorsque deux voix mortelles
Unissent leur prière en une même ardeur.
Ah ! faites que, malgré nos offenses cruelles,
Nous soyons avec vous au paradis, Seigneur !*

Mort de sainte Claire

Madame sainte Claire, ô douleur ! agonise...
Le pape Innocent IV est venu la bénir,
Et devant cette vie humble qui va finir
Veillent les chastes sœurs de saint François d'Assise.

Madame sainte Claire, en mourant, s'angélise.
Elle a martyrisé sa chair en souvenir
De Jésus qui souffrit pour sauver l'avenir ;
Dans le soupir dernier son vœu se réalise.

Tandis qu'à son chevet se lamente le chœur
Des filles dont elle a divinisé le cœur, –
Orphelines pleurant, toutes seules, leur mère, –

Son âme, lis d'argent, monte et va se planter, –
Fleur promise, depuis les temps, à la lumière, –
Dans le jardin du ciel pendant l'éternité !

Deux saintes

Pour avoir un vers pur à la rime argentine,
J'unis sainte Cécile à sainte Catherine, –
Double profil harmonieux et virginal
Peint de bleu délicat et de blanc lilial,
Deux saintes par le Ciel de gloire couronnées,
De lumière, de paix, de joie environnées,
Qui, parmi le cortège éternel des Élus,
Brûlent d'un feu d'amour qui ne s'éteindra plus.
De l'adoration savourant les délices,
Elles sont près de Dieu, fleurs penchant leurs calices,
Humbles dans leur beauté, chastes dans leur ardeur,
En extase devant le Soleil de splendeur !
Sur les autels sacrés de ces deux belles vierges,
J'allume ces deux vers derniers, comme des cierges.

Sainte Cécile

D'un nimbe triomphal ta noble tête est ceinte,
Vierge martyre, pure image de beauté !
Ta voix harmonieuse avec l'orgue a chanté
Les louanges du Dieu d'amour, ô grande sainte !

Sous le tranchant du fer tu n'eus pas une plainte,
Car tes yeux clos voyaient qu'à chaque coup porté
Le ciel s'ouvrait plus large à ton cœur enchanté ;
Enfin, la mort te prit dans sa suprême étreinte...

Est-ce que tu cessas de chanter, morte ? Non !
La musique frémit et s'éveille à ton nom,
Et règle ses accents au rythme de ton geste.

Des siècles ont passé ; tu diriges encor,
Toute blanche, du haut de ton lutrin céleste,
Le chœur universel, l'orchestre aux notes d'or !

Au passant divin

Seigneur qui passerez tout près de ma demeure,
Présent, mais invisible en l'ostensoir qui luit,
Qui parcourrez dans le recueillement du bruit,
La ville, pour vous seul grave durant une heure ;

Seigneur, en la Judée au souvenir qui pleure,
Sur vos bienfaits le temps n'a pas jeté de nuit :
L'aveugle aux yeux nouveaux vous louange et vous suit ;
Bienheureux celui-là que votre geste effleure !

Nous ne pourrons toucher votre robe du doigt,
Ni voir votre visage auguste qui nous voit,
Mais notre âme, Seigneur, vous embrassera toute !

Et sur chaque blessure à vos membres meurtris
Elle déposera des baisers attendris,
Et peut-être sera par votre grâce absoute...

L'appel

Jours heureux où Jésus, suivi de ses apôtres,
Parcourait les pays merveilleux d'Orient,
Imposant les deux mains, guérissant et priant,
Et prêchant : « Aimez-vous, frères, les uns les autres ! »

Que ces temps de miracle, hélas ! sont loin des nôtres !
Pourtant, comme ils sont doux à l'âme du croyant !...
Mais, tu n'y penses plus, ô monde défaillant,
Pendant que dans la boue et le sang tu te vautres !

Relève ton front triste et regarde les cieus :
N'y vois-tu pas un signe apparaître à tes yeux :
La sainte Croix du Christ, qui sauve et glorifie ?

N'entends-tu pas l'appel divin descendre à toi ?
« Vous qui tremblez, venez, que je vous pacifie ;
« Vous qui pleurez, vous qui souffrez, venez à moi !... »

Paroles divines

I

Ne vous inquiétez jamais de votre vie.
Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font cas
De remplir les greniers pour les jours de frimas ;
Votre Père leur tient la pâture servie.

Voyez les lis des champs croître sans nulle envie.
Aucun d'entre eux ne file, ils ne travaillent pas ;
Pourtant, je vous le dis, Salomon ici-bas
Ne fut ainsi vêtu dans sa gloire ravie !

Cherchez premièrement le royaume de Dieu
Et sa justice incomparable, en chaque lieu ;
Le reste vous sera donné d'une main pleine.

N'ayez plus de soucis. Suivez votre chemin,
Et pour vous le Seigneur prendra soin de demain ;
À chaque jour vécu suffit sa propre peine.

II

Malheur à l'insensé qui fonde sur le sable !
Les vents, des quatre coins sombres de l'horizon,
Viendront tous à la fois fondre sur sa maison
Et ruiner d'un coup son œuvre périssable.

Et la mer couvrira d'une onde intarissable
L'édifice entrepris contre toute raison,
Et roulera dans ses ténèbres de prison
Ce qui fut érigé sur le mal haïssable.

Bienheureux qui bâtit sur le roc éternel !
Les ouragans, pas plus qu'ils n'ébranlent le ciel,
Ne pourront renverser le temple à base ferme.

Car tout travail humain dressé sur la vertu,
Pur, lumineux et beau, ne connaîtra de terme,
De force indestructible à jamais revêtu !

Ascension

À force de désir vers le ciel, l'âme y monte,
Non pas dans une libre et fière ascension, –
Car il lui faut porter le fardeau de sa honte, –
Mais lentement, avec misère et passion.

À force d'élans purs, de constance et de rêve,
De prières, d'appels et d'avidés regards,
L'âme, insensiblement, vers l'azur se soulève,
À peine préparée au plus beau des départs !

Mais à force d'espairs, à force de croyance,
Malgré ses péchés lourds qui l'attirent en bas,
L'âme s'élève avec effort et patience
Jusqu'au plus haut du ciel, et n'en retombe pas !

À ma ville natale

Trop longtemps, j'ai vécu dans ton air empesté
Avec tes commerçants, parmi tes hypocrites ;
Mes vertus d'enfant doux, tu me les as détruites,
Ô Ville, où l'on respire un vent d'iniquité !

Dans la tranquille nuit au ciel de pureté,
Quel troupeau de voleurs et de filles séduites !
Les croix de tes clochers sont par l'ombre réduites,
Et tu n'en cherches plus la divine clarté !

Hélas ! tu ne seras grande en rien ! La matière
T'écrase le cerveau sous sa masse de pierre !
À quoi penseras-tu désormais ? Pas à Dieu !...

Puisqu'il faut qu'on te voie au Christ rendre service,
Cours au Temple en passant par la maison du Vice,
Moi, je reste à genoux sous le firmament bleu !...

La voix brutale

Vends ton corps, vends ton âme, espère dans le mal ;
La chair est tout, l'ivresse est tout, le ciel est vide,
N'estime que toi-même et sois de l'or avide,
Exalte la hideur, vis comme l'animal !

Le bien se perd au fond d'un chaos sépulcral ;
Ravale la beauté virginale ; et, stupide,
Écrase du talon toute gorge intrépide
Qui lance un cri d'alarme au carrefour fatal !

Et crache ton mépris, comme un noir jet de fange,
Sur tout ce qui tient moins de l'homme que de l'ange ;
Sois puissant pour montrer la force de ton bras !

Engraisse bien ton ventre, et jouis jusqu'à l'heure
Où dans l'éternité, blasé, tu descendras
Goûter la grande paix du néant qui demeure !

Le retour

Le monde, loin du clair sentier de l'Évangile,
Tête basse, dans l'ombre, aux doutes s'écorchant,
Par la route illusoire et large, va cherchant
Le bonheur dont s'affame en vain sa chair fragile.

Ses talons à coups durs marquent la molle argile ;
La Volupté l'a pris par la main en marchant,
L'enivre d'un poison dont il est trébuchant,
Et le mène à son gré, bête lâche et servile !

Quand le cœur, saturé de haine et de dégoût,
Aura vu ses espoirs démentis jusqu'au bout
Et compté ses plaisirs anciens par ses blessures,

Les hommes clameront vers le ciel d'un grand cri,
Les femmes dénoueront leurs belles chevelures
Pour essuyer les pieds sanglants de Jésus-Christ !

Résurrection

Tous, à la fin des temps, nous ressusciterons,
Vêtus de notre chair autrefois douloureuse,
Et, dans les deux trous noirs que chaque orbite creuse,
Soudain, nos anciens yeux renaîtront sous nos fronts.

Aux quatre coins du ciel sonneront les clairons.
Des vieux corps rassemblant la poussière nombreuse
La vie habitera la tombe ténébreuse...
« Morts, sortez de la terre ! » Et nous nous lèverons !

Oh ! comment pourrons-nous, Soleil qui tout efface,
Supporter la clarté de l'adorable Face,
Nous qui marchons toujours dans l'ombre du péché ?

Et que répondrons-nous aux questions divines,
Devant le Fils de Dieu sur notre âme penché,
Dont le chef garde encor la trace des épines ?...

Repentir

Ah ! ces clous dans les mains, les pieds !... Ce coup de lance
Déchirant votre chair : c'est moi qui l'ai porté !
Ce fiel amer : c'est moi qui vous l'ai présenté
Par mon esprit méchant, ma coupable indolence !

Ce diadème horrible et dont la violence
Fait saigner votre front : c'est moi qui l'ai planté
Par mon âme perverse et mon cœur révolté,
Ah ! mon Dieu, laissez-moi pleurer dans le silence !...

Au Golgotha j'entends les marteaux retentir,
De mes péchés anciens je veux me repentir
Et soulager ainsi votre longue agonie.

J'ai mérité, Seigneur, les pires châtiments ;
Mais vous avez sur vous attiré les tourments,
Et c'est cela qui rend ma douleur infinie...

Vers le ciel

Or, le troisième jour après la mort du Juste,
À l'aube, un grand frisson sur la terre passa ;
Un ange descendit du firmament auguste,
Roula la pierre lourde et, calme, s'y posa.

Son vêtement luisait comme la neige pure.
Le ténébreux sépulcre en fut tout éclairé ;
La splendeur du soleil brillait sur sa figure ;
De sa propre lumière, il était entouré.

Les gardes, en voyant flamber la nuit livide,
Tombèrent foudroyés d'indicible frayeur !
Mais déjà le tombeau de Jésus était vide,
Et l'ange y répandait sa céleste lueur...

Oui, comme il l'avait dit en sa parole austère,
Le supplice infamant de la croix terminé,
Il monterait s'asseoir à la droite du Père,
Son front encor sanglant de gloire couronné.

Il a vaincu la mort, il a brisé la tombe,
Et prouvé que son verbe était la vérité ;
Et depuis qu'au Calvaire il expira, retombe
Le fruit de ses douleurs sur l'homme racheté...

Ô Sauveur, vois ! L'angoisse étreint le cœur du monde !
Que de deuils, que de pleurs, de maux et de combats !
L'humanité s'égare en une erreur profonde
Loin de la bonne route et loin de tes deux bras !

Ô Christ, Refuge et Vie, ô Christ, Lumière et Voie,
Guide nos faibles pas vers le but éternel,
Accorde-nous la paix et donne-nous la joie
De monter chaque jour un peu plus vers le ciel !

Gloire au Christ

Comme les cloches des clochers
Sonnent avec exubérance,
Nos cœurs, absous de leurs péchés,
Carillonnent leur délivrance !

Dieu ! que là-haut l'azur est doux !
Tout paraît sortir du baptême !
Il semble que le ciel en nous
Se soit introduit de lui-même !

L'Église chante, et prie aussi.
L'humanité qui saigne et tombe
Mettra son espoir ressaisi
En Celui qui brise la tombe.

Le sacrifice consommé,
Du sépulcre ouvert Il s'élève,
Suppliant, d'amour enflammé :
« Père, que tout ce mal s'achève ! »

C'est Lui qui soulage ici-bas
Du fardeau des douleurs humaines,
Lui qui fait gagner les combats,
C'est Lui qui rompt les lourdes chaînes...

Gloire au Christ vainqueur de la Mort,
Par qui la nature charnelle,
Dès que de ce monde elle sort,
Entre dans la vie éternelle !

Sur un crucifix

Clair crucifix où meurt le Seigneur indulgent
Pour mériter le ciel aux pécheurs de ce monde,
Je te comprends ; je sais ce qu'il faut qu'on réponde
Au geste immensément ouvert des bras d'argent.

Ce front divin souillé du crachat outrageant,
Où l'épine creusa la blessure profonde,
Penche encore sur nous la bonté qui l'inonde,
Comme au Calvaire sombre il s'inclinait vers Jean.

Qui donc d'amour fervent embaumera tes plaies ?
Qui donc, Jésus, dans le ruisseau des larmes vraies,
Lavera ton beau corps des opprobres reçus ?

Tu sauvas l'univers, et l'univers l'oublie ;
Du vieux calice amer tu bois toujours la lie,
Et tu meurs chaque jour sur la croix, ô Jésus !

Noël solitaire

La bise longuement geint dans les branches sèches,
La neige pure étend sa blancheur sous les pas ;
Mais la neige et le vent âpre n'empêchent pas
Tous les petits Jésus de descendre en leurs crèches.

Par la vitre givrée où le soir vient plus tôt,
On ne distingue pas la lueur des étoiles ;
Mais, par les yeux de l'âme, on aperçoit là-haut
La solennelle nuit de décembre sans voiles.

Soudain, les cloches d'or, de bronze et d'argent clair,
Par des millions d'humains avec joie entendues,
Entremêlent leurs sons mélodieux dans l'air,
Toutes en une voix innombrable fondues...

Non, les vitres n'empêchent pas d'entrer Noël,
Quand par la foi divine il est déjà dans l'âme,
Ni les astres brillant aux profondeurs du ciel,
Quand on en sent au cœur la lumière et la flamme !

Les premiers

Les temps ont accompli la promesse divine.
« Paix ! » entonnent là-haut les anges dispersés.
Jésus est né dans une étable, en Palestine,
Ils sont enfin venus, les jours prophétisés.

Une étoile indiqua le lieu de sa naissance
Aux pâtres qui gardaient les troupeaux en rêvant,
Et les premiers au monde ils eurent connaissance
D'un Dieu qui frissonnait dans la chair d'un enfant.

Pauvres gens d'ici-bas qui souffrez sans blasphème,
Dont l'esprit simple et pur brille dans les yeux doux,
Pour prouver à jamais de quel cœur il vous aime
L'adorable Sauveur d'abord s'annonce à vous.

Par un signe du ciel appelant vos misères,
C'est vous qu'il a choisis pour sa première cour ;
Avant l'encens, la myrrhe et l'or, c'est vos prières
Qu'il voulut recevoir avec votre humble amour.

Il dirigea vers vous sa première pensée,
Et ses premiers regards, vous les avez reçus ;
Sur vos fronts recueillis sa pitié s'est posée :
C'est le don le plus beau que vous a fait Jésus !

Gloire à vous, les petits ! Quand aura sonné l'heure,
Le Dieu qui vous invite à l'étable, aujourd'hui,
Vous conviera demain dans une autre demeure
Où vous serez encor les premiers près de lui !

Divine pauvreté

Bergers, voici l'Étoile et la Nuit annoncées !
Hâtez-vous, pauvres gens, humbles cœurs, vers Celui
Qui s'est au dénûment le plus profond réduit
Pour que vos peines soient par la sienne effacées !

Dans la bise vos mains tremblantes sont gercées,
Endoloris, vos pieds battent le sol qui luit,
Sous vos haillons l'hiver glacial s'introduit,
Par l'aiguillon du froid vos chairs sont transpercées...

Doux bergers qui croyez sans égal votre sort
Obscur et malheureux, vous ignorez encor
Le suprême degré de l'humaine détresse !

Regardez : a-t-on vu pareille pauvreté ?
Un Dieu petit enfant qu'un souffle chaud caresse,
Qui tremble, et qui n'a rien sur lui que sa beauté...

Art primitif

Aimez-vous l'art naïf des anciennes images ?
Les manteaux tout brodés de dessins des Rois Mages
Luisent. L'Enfant Jésus tend les bras et sourit.
Le bœuf roux, immobile auprès de l'âne gris,
Ayant de la douceur plein ses yeux pacifiques,
Rumine en regardant les trois Rois magnifiques.
La sainte Vierge tient couché sur ses genoux
Le Bébé dont les yeux sont faits d'un bleu si doux...
Un peu vieux, saint Joseph est dans l'ombre, en arrière,
Et par la porte basse ouvrant sur la nuit claire,
On voit la plaine où des bergers viennent encor,
Avec, au-dessus d'eux, la grande étoile d'or,

Les Rois, mal dessinés, ont de mauvaises poses ;
La Vierge est mal assise et les chairs sont trop roses ;
L'étoile est trop dorée, et saint Joseph, vraiment,
Ne doit pas goûter fort un tel isolement.
Pour le regard, c'est laid ; pour l'âme, c'est sincère,
Et cette couleur-là n'était pas nécessaire.
C'est le mystère saint, c'est Marie et Jésus :
Pour émouvoir le cœur, que fallait-il de plus ?...

Humble offrande

Ô Jésus, prends mon cœur entre tes mains divines !
Vois : il est tout mon or, ma myrrhe et mon encens...
Je te l'offre, chargé de chagrins frémissants,
Car dans sa chair les jours ont planté leurs épines !

Si ton accueil est doux aux pâtres des collines,
Si le plus humble vaut les plus riches présents,
Je te supplie, hélas, en des mots impuissants :
Jésus, reçois mon cœur aux larmes purpurines...

Fais-en, si tu le crois assez solide encor,
Un rouge vase où brûle une lumière d'or
Devant la crèche froide où s'incline Marie.

Mais si, trop déchiré, lorsque tu l'empliras,
L'huile pure aussitôt que versée est tarie,
Seigneur Jésus, fais-en tout ce que tu voudras !

La cuirasse

Maintenant, je suis fort contre la destinée !
J'ai cuirassé mon cœur d'énergique vouloir ;
Et telle est ma puissance et tel est mon pouvoir
Que j'ai vaincu d'un coup ma détresse obstinée !

J'ai reconquis mon âme au sort abandonnée,
Lui disant : Ouvre enfin tes ailes vers l'espoir,
Et, d'un vol assuré, franchis l'horizon noir
Où la triste langueur t'avait emprisonnée !

J'ai relevé le front, qu'éclaire mieux le ciel.
J'avance confiant par le monde réel,
Avec la majesté superbe du courage !

Face à la vie ! et trêve aux plaintes, trêve aux cris !
Quand le héros combat l'ennemi qui l'outrage,
Craint-il de voir le sang rougir ses bras meurtris ?

Précepte

Je me dis chaque jour : Avance sans faiblesse,
Le désespoir est lâche et le doute mauvais ;
Et, sans souci du mal tenace qui me blesse,
Je vais.

Je sais qu'il est lointain, peut-être inaccessible,
Le but que je me fixe, étoile au ciel sacré ;
Qu'importe ! l'âme forte, à ma peine insensible,
J'irai !

Plutôt que de croupir dans l'épaisse matière,
Sans la fierté d'un rêve et l'orgueil d'un effort,
Ah ! j'aimerais mieux être, à six pieds sous la terre,
Un mort !

III. Feuilles d'érable.

La langue chère

Quelle gloire d'avoir du sang français au cœur
Et de parler la langue héroïque entre toutes,
Qui sonne dans les camps et chante sous les voûtes,
Auprès de Jeanne d'Arc et du drapeau vainqueur !

En ces temps de combat, de grandeur et de larmes,
Que ton langage est cher, France, qu'il a de charmes !
Nous le sentions depuis longtemps, mais aujourd'hui
Nous sommes à jamais comme enivrés de lui !

Sur nos lèvres tes mots ont des goûts de victoire !
Ils nous dressent plus haut que nous, ils nous font croire !
Ils sont comme une lampe au fond de nos cerveaux :
Ce qu'on pense par eux prend des aspects nouveaux,

Et le regard surpris doucement s'en éclaire !
Ils savent consoler comme ils savent nous plaire ;
De tous les mots humains ils restent les plus beaux,
Puisqu'ils tombent joyeux des lèvres du héros !

Ils sont à nous, ces mots : nous saurons les défendre !
Quiconque aura le sot espoir de s'en saisir
Nourrira vainement son innocent désir :
Ces mots sont dans notre âme, il n'aura qu'à les prendre !

Le vain supplice

Que ce langage clair vous ennuie ou vous blesse,
Nous parlerons français... tant que nous parlerons !
La bouche restera libre comme les fronts :
C'est là notre désir, et c'est notre noblesse !

À quoi vous sert-il donc de l'insulter sans cesse ?
Plus le parler chéri sera souillé d'affronts,
Plus amoureusement nous le vénérerons !
Aux menaces du joug la fierté se redresse !

Levez-vous et chantez, vocables glorieux
Revêtus de splendeur, si vivants d'être vieux !
Chantez : voici le bois du bûcher qu'on prépare !

Ils veulent votre mort, nobles mots immortels !
Chantez : – sans le savoir, ils vous font des autels –
Car toutes les beautés ont souffert du Barbare !

Sur « l'Almanach de la langue française »

À Pierre Homier

Le livre chante encor ; pourtant, il est fermé...
Il semble que du blanc tissu de chaque page
Un bruit harmonieux s'élève et se propage :
C'est le murmure exquis du parler bien-aimé !

Ainsi que dans l'air pur d'un soir tiède de mai,
Le parfum de la fleur longuement se dégage,
Ta musique infinie, ô glorieux langage,
Monte au cerveau fidèle, attentif et charmé !

Quel amour passera l'amour qu'on te dédie,
Héritage vibrant, sublime mélodie
Qui berças nos aïeux et pleureras nos morts !...

La fierté d'une race en ces feuillets s'agite,
Et ce livre, rempli d'ineffables accords,
Est comme un cœur français qui s'exalte et palpite !

Les gardiennes

Saluons d'un grand cri d'espérance, ces mères
Qui méprisent l'insulte et bravent les défis,
Et d'un rempart de cœurs environnent leurs fils, –
Gardiennes de la langue, aux consciences claires !

La vaillance est écrite en leurs prunelles fières !
Pour avoir médité devant les crucifix,
Elles savent, mon Dieu, l'honneur que tu leur fis
En confiant à leurs vertus des âmes chères.

Ils ne toucheront pas aux enfants de chez nous,
Malgré leur rage infâme et leurs ruses de loups,
Tant que se dresseront les amours maternelles !

L'idéal ancestral, par leurs soins préservé,
Laira dans les cerveaux incessamment fidèles :
Par elles, l'avenir de la race est sauvé !

Hommage

Toute ta race t'applaudit,
Héroïne de notre guerre,
Au geste – tu s'y songeais guère ! –
Qui t'illustre et qui nous grandit !

Petite enfant de haut courage,
Tu ne sus pas plier le front,
Mais tu résistas à l'affront
Par amour de ton doux langage.

Le verbe français a ses droits ;
Pour lui nous livrons la bataille :
Qu'importe, pour vaincre, qu'il faille
Attendre un peu, souffrir parfois !

Insultes, dédains et menaces
N'effrayent que les cœurs trop mous,
Gloire à cette enfant de chez nous !
Honneur aux volontés tenaces !

Toute leçon noble à nos yeux
Évoque des figures chères,
Et Madeleine de Verchères
Sourit à ce geste pieux.

Brave petite Canadienne,
J'inscris avec dévotion
Ta simple et française action,
Pour que ton pays s'en souvienne.

Dans l'avenir nous avons foi,
Malgré la haine qui s'exerce,
Si chaque mère en chantant berce
Une fillette comme toi !

L'appel aux armes

Peuple de noble race aux fiertés endormies,
L'heure de l'action triomphante a sonné !
Vois, au grand jour enfin, d'un élan obstiné,
Foncer sur tes enfants les hordes ennemies !

Debout ! Le temps n'est plus des fausses accalmies !
Pour vivre sous un joug honteux, tu n'es pas né !
Ô peuple, il n'est pas vrai que tu sois destiné
À mourir en silence, écrasé d'infamies !

En avant ! Dieu le veut ! Dresse tes bataillons !
Et d'un geste unanime arrache les bâillons
Sous lesquels étouffait ta langue maternelle !

Tiens la foi dans ton cœur, tiens ton arme à ton bras !
Monte autour des berceaux la garde solennelle !
Défends tes fils, défends ton âme : tu vaincras !

Dans la lutte et l'attente

Afin que l'ennemi chez nous ne s'insinue,
Frères, serrons encor les rangs des bataillons ;
Nul ne nous sauvera que nous-mêmes ; veillons
Sans relâche et sans peur : la lutte continue !

Notre race bien née à l'honneur est tenue ;
Sa vaillance est écrite en nos traditions ;
Enrichissons nos cœurs de nobles actions ;
Que l'antique fierté soit par nous maintenue !

Nos pères ont souffert, leurs enfants souffriront ;
Mais ils ne plieront pas sous l'épreuve le front,
Car le sang hérité bout toujours dans leurs moelles !

Le regard hardiment levé vers l'avenir, –
Sachant qu'avec la nuit paraissent les étoiles, –
Dans l'ombre, ils attendront quelque chose venir...

Les chefs

Oh ! les fronts abattus et les espoirs fauchés !
Force, beauté, jeunesse, orgueil de notre race, –
Rameaux prodigieux du grand arbre vivace
Par le vent de la mort brusquement arrachés !

Qui les remplacera dans l'avenir ? Cherchez
Ceux dont les pas vaillants pourront suivre leur trace,
Avec le même honneur tenir la même place,
Au « devoir difficile » à jamais attachés...

Seigneur, ayez pitié de la peine où nous sommes ;
Éclairez notre nuit et donnez-nous des hommes
Qui sachent nous conduire où nous devons aller ;

Des chefs dont la voix libre, ardente et pacifique
Nous garde le cœur fier et l'esprit éveillé,
Et dont le geste pousse au destin magnifique !

Le miracle

Non rien n'effacera de l'histoire la page
Où l'on voit des vaisseaux sur la mer emportés,
Remplis d'hommes, d'enfants, de femmes déportés,
Dont la douleur d'un cœur à l'autre se propage...

C'est l'ordre. Désormais, l'exil est leur partage.
Chassés comme un troupeau, tremblants, déshérités,
Ils s'en vont, au hasard de la côte jetés,
Sous l'œil indifférent d'un docile équipage.

– Maîtres puissants, vous les croyiez anéantis,
Puisque, de leurs foyers par la force partis,
Dispersés, ils erraient sur la terre étrangère !

Regardez : malgré vous, les voici revenus !
Sous le toit reconstruit de la maison prospère,
Dans les fils de leurs fils ils se sont reconnus !

À Dollard et ses compagnons

Ils sont morts en héros, saluons leur mémoire,
Magnifions leur œuvre et vénérons leurs noms !
Dix-sept braves Français, valeureux compagnons,
Firent, sainte épopée, entrer chez nous la Gloire !

Pour sauver une ville, encore sans histoire,
Des fourbes Iroquois, ces sinistres démons
En mystère venus de la plaine et des monts,
Ils moururent ; leur sang nous conquit la victoire !

Nous suivrons votre exemple, ô nobles précurseurs,
Volontaires martyrs et virils défenseurs !
Des siècles ont passé, mais non la barbarie...

Pour notre langue et pour nos droits nous lutterons,
Et – ce qu'à Dieu ne plaise ! – ensemble tomberons,
Comme vous avez fait devant Ville-Marie.

Louis Hébert

Gloire à l'Ancêtre, gloire au grand semeur de blé
Qui dévoua sa vie au labeur salutaire,
Au noble laboureur qui mit le soc en terre
Et raya de sillons le sol inviolé !

Gloire au premier qui vit chez nous l'épi trembler
Où la forêt hier étendait son mystère,
Qui, devant le fruit d'or de son travail austère,
Rêvait un infini de champs à contempler !

Gloire au beau défricheur héroïque et fidèle,
Paysan que la glèbe a retenu près d'elle
Pour qu'avec le bon grain il y semât son cœur !

Et gloire au moissonneur de pain qui fit la race
Si forte que malgré la force du vainqueur
Nul ne la plie au joug et rien ne la terrasse !

Paul-Émile Lamarche

Il fut le chevalier sans heaume et sans cuirasse
Qui, du seul vêtement de son courage armé,
Par l'amour du bon droit noblement animé,
Descendit dans l'arène y défendre sa race.

Le front pur, comme ceux que la Victoire embrasse,
Sans souci que son nom fût par tous acclamé,
Il lutta fermement, paladin enflammé
Dont le verbe incisif désarçonne et terrasse.

Il est mort vaillamment, tel qu'il avait vécu.
Comme un preux d'autrefois tombé, mais non vaincu,
Il nous lègue son geste en ces temps pleins d'alarmes...

Quel espoir surgissait dès que nous le nommions !
Hélas ! hélas !... Qu'il sache au moins que nous l'aimions,
Voyant notre fierté tout humide de larmes !...

Le jardin enchanté

Je te salue encore, ô langue maternelle,
Ainsi qu'un combattant saluerait son drapeau...
À te chanter, jamais mon cœur ne fut plus haut,
Tu lui donnes l'élan et la force de l'aile !

Il monte vers un lieu de lumière éternelle,
Dans la sphère du vrai, le domaine du beau,
Où de ton verbe pur éclate le flambeau :
Firmament où le mot luit comme une étincelle !

Jardin d'azur fleuri d'étoiles, paradis !
Sans doute, avant de naître, ailleurs je t'entendis,
Puisque j'en ai gardé dans l'âme cette extase !...

Par ton rayonnement sans éclipse enchanté,
Oh ! laisse mon esprit amoureux de clarté
Se promener toujours dans le ciel de ta phrase !

La langue française

Langue française, enfin voici que l'on te fête !
Notre rêve et notre âme en tes mots vont chanter !
Oui, le temps est venu pour nous de t'exalter,
La plus fine, la plus claire, la plus parfaite !

De tes sons caressants l'oreille est satisfaite,
Ton harmonie est douce au cœur désenchanté ;
En te parlant, la bouche a parlé de beauté !
Gloire éternellement aux hommes qui t'ont faite !

Parfois, sans le vouloir, hélas, nous t'offensons !...
Dans la vieille cité nous nous réunissons
Pour te jurer amour, respect et vigilance.

Pardonne à la faiblesse en faveur de la foi !
Et si, faute d'avoir su garder le silence,
Je t'ai blessée en te louangeant, absous-moi !

IV. Les images du pays.

Dédicace

*Avec des mois couleur du temps,
J'ai tâché de peindre les heures
Dans leurs tons les plus éclatants
Comme en leurs nuances mineures.*

*Voici des prés verts, un clocher,
Des fleurs, un pont, un grand lac même,
Un arbre sur l'onde penché,
Et voici de la neige blême.*

*Un chemin court entre les bois,
Une rivière luit et passe,
L'averse pleure sur les toits,
Puis, le soleil rit dans l'espace.*

*C'est un peu de ciel, un peu d'eau,
C'est un rayon qui se propage :
J'ai voulu qu'un petit tableau
Charmât les yeux de page en page.*

*Modestes croquis rehaussés
D'or, de bleu, de vert et de rose,
Qu'on vous offre les yeux baissés...
En vérité, c'est peu de chose.*

Le chemin de l'amour

Pour aimer ton pays, va contempler les champs,
Les rivières, les bois et les coteaux penchants ;
Va regarder les fleurs, et va fouler les herbes
Au bord de la clôture où les moissons superbes
S'inclinent, en t'offrant l'or de leurs clairs épis ;
Explore la forêt au somptueux tapis ;
Bois au ruisseau, franchis les montagnes, écoute :
Mille chants, mille bruits s'élèvent sous la voûte
Sans cesse frémissante où filtre un peu d'azur ;
Prends, goûte : tout cela t'appartient, sois-en sûr ;
Regarde, emplis tes yeux du spectacle des choses ;
Retiens-en la splendeur sous tes paupières closes,
Car c'est par le chemin des regards éblouis
Qu'en ton âme, à jamais, pénètre le pays...

Jours de mars

Serait-ce du printemps, déjà, le doux sourire ?
Le ciel est bleu, le vent léger, la neige fond.
Dans la brume grisâtre au loin tout se confond,
Et des toits l'on entend l'eau qui tombe bruire.

Dans une mare claire où le soleil se mire
Comme dans un lac pur au liquide profond,
Un oiseau bat de l'aile et, sans brouiller le fond,
S'asperge, et tout le jour sur sa plume vient luire.

Dans la montagne proche aux arbres dénudés,
À l'abri des rayons directement dardés,
Entre les troncs brunis brillent des taches blanches.

Et plus d'une sera visible encore avant
Que la feuille nouvelle ait décoré les branches
De son vert nuancé, délicat et mouvant.

Chant printanier

Dans l'arbre où tout l'hiver ont soufflé les vents froids,
Un merle est revenu chanter comme autrefois,
Pendant que le soleil d'avril naissant se couche.
Le ciel est doux aux yeux, l'air est pur à la bouche.
Un parfum de jeunesse est dans le soir épars,
Et l'on sent le printemps qui rôde quelque part...
Des hauts clochers lointains et des églises proches
S'envole en rythmes lents la sainte voix des cloches,
Et l'on entend les sons un par un s'endormir,
Puis, en un grand silence harmonieux frémir...
Sur la ville, un instant apaisée et muette,
À l'occident, pâlit une ombre violette.

Et l'oiseau qui sifflait dans le soleil couchant,
Au dernier feu du jour a terminé son chant.

L'envolée

Dans ce ciel printanier, mon âme, ouvre tes ailes :
La lumière est si douce et l'espace est si bleu !
Sous le soleil, la neige éclate en étincelles,
Et l'eau vive est en feu !

Vole vers cet azur dont l'infini t'appelle ;
Monte, comme un oiseau, vers le grand astre d'or !
Tu reviendras des cieux plus sereine et plus belle
Pour un nouvel essor.

Rien ne borne là-haut l'ivresse du voyage ;
Le bleu succède au bleu comme l'eau de la mer ;
Sur cette immensité ne vogue aucun nuage :
Pars d'un vol large et fier !

Et mon âme est allée au ciel ; mais, ô misère,
Elle en est revenue, et languit ici-bas !...
L'azur est à présent pour elle nécessaire :
Il lui faudrait monter et ne descendre pas !

Le sang lointain

D'où me vient ce désir obstiné de la terre ?
À qui dois-je ce goût des champs ensemencés,
Et ces rêves, en vain faits et recommencés,
De devenir un jour rural propriétaire ?

J'ai vécu loin des bois à l'ombre salubre,
Et que de souvenirs exquis ils m'ont laissés !
La maison où mes ans ne se sont point passés,
J'en ai le nostalgique amour... Par quel mystère ?

Mon père ne fut pas laboureur, et pourtant,
Je me souviens d'un beau visage d'habitant,
Bruni par le soleil, à longue barbe blanche...

C'est que peut-être en moi se réveille le sang,
Appauvri, mais de race incorruptible et franche,
D'un robuste et lointain ancêtre paysan.

Action de grâces

Sur le sol frémit l'herbe verte.
Les rayons semblent rajeunis.
La feuille bientôt entr'ouverte
Protégera l'amour des nids.

Dans le jour pur, des hirondelles
Tournent avec de joyeux cris ;
Certaines reposent leurs ailes
Sur la croix d'or d'un clocher gris.

Que la couleur est vive et claire,
Que le feu du soleil est doux !
L'espace est comme une verrière
Par où l'azur descend sur nous.

Devant cette gloire éclatante
Qui remplit mon cœur et les cieux,
Monte une prière fervente :
« Merci pour le don de mes yeux !

« Pour la beauté qui se rassemble,
« Soyez béni, mon Souverain !
« Voici que mon âme ressemble
« Au bleu profond du ciel serein.

« Merci, Seigneur, Dieu des étoiles
« Qui scintillent de toute part,
« De n'avoir pas tendu de voiles
« Entre votre œuvre et mon regard.

« Tant que vous me ferez la grâce
« De votre admirable clarté,
« J'accepterai l'heure qui passe
« Soumis à votre volonté.

« J'ai goûté d'une joie extrême
« Des saisons les charmes nombreux,
« J'ai vu le visage que j'aime !
« C'est plus qu'il faut pour être heureux ! »

Renouveau

Dans les saules et les érables,
Les ormes et les peupliers,
Rousses ou vertes, par milliers,
S'ouvrent les feuilles admirables.

Chacune est un chef-d'œuvre pur,
Une délicate merveille,
Portant cette marque pareille :
De Celui qui pétrit l'azur !

Sur elles, la lumière en nappes
Épand son rayonnement bleu,
Et l'on aperçoit peu à peu
Les feuilles s'étaler en grappes.

À l'extrémité des rameaux
Frémit la vivante verdure,
Si tendre encor que la froidure
Pourrait lui causer tous les maux.

À l'abri du vent, court et large,
Un lilas travaille à ses fleurs,
Et compose en paix les couleurs
Dont précocement il se charge.

Tout recommence dans les champs.
Ô Nature, je vous envie
De pouvoir compter votre vie
Toujours par un nouveau printemps !

Le lac Saint-Louis

Nous sommes arrêtés près du lac vaste et clair
Qui fait jaillir sa vague en gerbes sur la rive ;
La fraîche odeur de l'eau comme un grand souffle arrive
Du lointain violet où le regard se perd.

Ce lac semble parfois une petite mer.
Il écume ; il est pris d'une colère vive
Pour un nuage noir qui vogue à la dérive
Et dont le reflet traîne, obscurcissant son air.

Nuit et jour agité, comme une âme en détresse
Qu'une douleur profonde aigrit, tourmente et presse,
Le lac bouleversé trouble ses grandes eaux.

Que la nuit qui descend, lac irrité, t'apaise,
Et que, tranquille et doux, tu dormes à ton aise
En reflétant le ciel parsemé de flambeaux !

Sous le ciel

Au beau ciel d'été le jour vient de naître ;
Les petits oiseaux confondent leurs chants ;
La clarté nouvelle emplit la fenêtre
Et l'on sent l'odeur de l'herbe des champs.

Le soleil reluit sur les feuilles vertes
Qui tremblent au vent léger du matin.
Respirant l'air bleu, les fleurs sont ouvertes :
Somptueux velours et riche satin.

Épris de beauté devant la nature,
Vers le firmament je tourne les yeux ;
L'espace infini, la lumière pure
Émeuvent le cœur d'un rythme joyeux.

Et cette splendeur qui charme et console
Par l'homme n'est pas regardée en vain :
Le meilleur de lui dans l'azur s'envole
Sur les ailes d'or d'un rêve divin !

Au bois

Oh ! les heures de calme et de lumière douce,
Dont gardent le secret les bois silencieux !
Je me revois, assis sur la moelleuse mousse,
Suivant le bercement des cimes dans les cieux.

Comme un vert balancier que la nature pousse,
Pour rendre mieux son vol perceptible à nos yeux,
Le vent incline l'arbre et rythme sans secousse
Le passage éternel du temps mystérieux.

Oui, j'étais là, songeant à la laideur des villes
Qui corrompent les corps et font les âmes viles,
Où le regard s'embrume au firmament sali...

Là, tout ce que l'on voit est de beauté très pure,
Depuis l'humble fougère à fine découpure
Jusqu'à l'orme puissant pour un siècle établi !

Petite église

Petite église de village
Au clocher dressé dans le vent,
Que l'on aperçoit si souvent
Modeste, dans le paysage ;

Douce parmi les toits voisins
Que ta tendresse maternelle
Rassemble, on dirait, sous ton aile,
Comme une poule ses poussins ;

Humble petite église grise
Blottie à l'ombre de grands arbres,
Belle sans ors, riche sans marbres,
Du passé qui t'a faite éprise ;

Lorsque j'ai salué tes murs,
Ta porte étroite et ta croix sainte,
J'ai pensé, le cœur plein de crainte,
Aux menaces des temps futurs...

Songeant à l'homme qui dévaste,
J'ai dit à Dieu : « Protégez-la !
« Qu'elle reste comme voilà,
« Indemne du progrès néfaste ;

« Et que jamais, pour « l'embellir »,
« Le siècle à son charme n'attente,
« Qu'il la laisse, moins éclatante,
« Dans sa vieille forme vieillir... »

* * *

Plus que la basilique neuve,
Tu fus construite par l'amour,
Et si l'on te changeait un jour,
La campagne semblerait veuve.

Avec les rustiques maisons
Ta simplicité s'harmonise ;
Tu parais, nécessaire église,
Appartenir à l'horizon.

Certes, tu n'es pas un miracle
D'équilibre sous le ciel bleu,
Mais comme se plaît le bon Dieu
Dans ton accueillant tabernacle !

Vieillis longuement dans la paix,
Et que ton argentine cloche
Répande sur la plaine proche
Les trois angélus, à jamais !...

La montagne

Je t'admire, verte montagne,
Plus que tout somptueux jardin
De Perse, de France ou d'Espagne,
Ô Paradis du citadin !

Ta masse à la ligne onduleuse
Se découpe sur fond d'azur,
Et dans la ville populeuse
Offre au rêve un asile sûr.

Bien avant les feuilles venues,
Par les vents encor violents,
Vers toi s'avancent dans les nues
Les corneilles, par groupes lents.

En battant lourdement des ailes,
Elles descendent dans tes bois,
Croassant au soleil, fidèles
À leur retraite d'autrefois.

De jour en jour ta couleur change,
La cime des arbres rougit,
Puis un matin, comme une frange,
La verdure neuve surgit.

Quels tons clairs, délicats et tendres
Diversifient ta frondaison,
Le long des routes en méandres,
Des chemins bordés de gazon !

Sous les branches chantent des sources ;
Les oiseaux baissent leurs nids
Après de longues, longues courses
Dans le bleu des cieux infinis.

Le chêne étale son ombrage,
Royalement, avec orgueil ;
Dans l'épaisseur de son feuillage
On voit fuir l'agile écureuil,

Les sveltes bouleaux à l'écorce
Brune qu'entoure un cercle blanc,
Déjà fiers de leur jeune force,
Font de la lumière en tremblant.

Et tous sont vraiment admirables,
Sombres, clairs, grands, petits, moyens !
Mais les plus beaux sont les érables :
Vous avez bon goût, Canadiens !

Ceux-là prodiguent leur richesse,
Car toute la splendeur des ors
Et des rouges est en promesse
Dans leurs rameaux souples et forts.

Quand octobre lève sa brume, –
Voile par la nuit déployé, –
Voyez l'érable qui s'allume,
Voyez l'érable flamboyer !

Il éclate en mille féeries
Au premier rayon de soleil, –
Vif chatoiement de pierreries
Dans le matin frais et vermeil !...

Et la montagne a ses fougères
Qui croissent à l'ombre, ses fleurs
Sauvages, ses mousses légères,
Ses herbes de toutes couleurs.

Dans sa vieille terre française
On creuse un lit aux trépassés,
Pour qu'ils puissent dormir à l'aise,
Au bruit des prières bercés.

Ainsi, la montagne partage
Sa paix à l'un et l'autre sort :
Ses versants étant l'héritage,
L'un, du vivant, l'autre, du mort.

Charles Gill

Tous les deux, nous aimions les arbres vénérables
Qui, sur notre montagne, élèvent leur beauté ;
Mais, toi, tu les peignais avec fidélité :
Ormes, saules, bouleaux, peupliers, pins, érables.

Ton fin pinceau traçait les branches admirables,
Tu saisissais la forme en sa diversité,
Tu mariais la grâce avec la majesté
Et tu savais capter les couleurs innombrables.

Et maintenant, mon vieil ami, tu dors en paix
Tout près des troncs rugueux et des rameaux épais
Dont, avec tant d'amour, tu fixais la mémoire...

Dors !... Le mont familier jamais ne t'oubliera !
Quand, dans les cœurs humains, ton nom s'effacera,
Lui, par ses grandes voix, rappellera ta gloire !

La maison du passé

Bienheureux qui possède encor l'humble maison
Construite par l'aïeul, en bonne pierre grise,
Dans les arbres, au bord de l'eau, près de l'église,
Qui contente à la fois son cœur et sa raison !

Heureux qui de son seuil voit passer la saison,
Qui s'assied où sa mère autrefois s'est assise,
Qui dort dans le vieux lit de son père, à sa guise,
Qui garde la coutume et l'ancienne façon !

Sous le toit paternel le souvenir habite.
L'âme des parents morts dans les chambres palpite,
Des générations y viennent s'émouvoir ;

Le cortège infini des ancêtres défile
En silence, de pièce en pièce, chaque soir...
– Il n'est point de passé dans les maisons de ville.

Ancienne voix

C'est donc toi que j'entends, toi que je croyais morte,
Ô mon ancienne et douce Voix !
Je reconnais, dans le vent gris qui te rapporte,
Les accents émus d'autrefois.

L'heure mélancolique où l'âme s'inquiète
T'a réveillée au fond du cœur,
Toi qui fus si longtemps endormie et muette,
Même aux sombres jours de douleur...

Je me souviens. C'était au premier mois d'automne
Que ton chant pur me visitait,
Et voici qu'aujourd'hui, dans le brouillard, résonne
Cette Voix chère qui montait...

Cette Voix qui n'a pas changé, triste et pareille
À moi qui pleure sans savoir,
Et qui m'exalte aussi pour la fine merveille
D'une étoile d'or dans le soir.

Oui, je suis demeuré, malgré le temps, semblable,
– Car je te comprends comme hier, –
Puisque tu me reviens et que je suis capable
D’interpréter ton verbe clair.

Vive l’automne pâle et lent qui te ramène
Au fond de mon cœur d’autrefois !
Je me sens l’esprit calme et l’âme surhumaine,
Quand tu t’élèves, ô ma Voix !...

Matin de septembre

Le soleil de septembre au visage apaisé
Donne à l'air matinal la tiédeur d'un baiser.
La haute marguerite, où le bourdon se glisse,
Sous le vent délicat respire avec délice.
Le ciel, exquisément teinté d'or et de bleu,
Que traverse un petit nuage floconneux,
Est rempli d'une paix qui présage l'automne.
Dans le vert du feuillage une feuille détonne.
Et partout sur le sol, avec un bruit léger,
On entend quelque chose errer et voltiger...

Au jardin

Splendide, la lumière éclate sur les choses
Et rend plus vifs les tons des marguerites roses,
Des pétunias bleus, mauves et violets,
Des gloires du matin blanches comme du lait.
Le jardin dresse au ciel sa floraison suprême,
Ultime offrande faite à l'Été doux et blême
Dont commence la longue agonie en l'azur.
Et l'odeur d'un géranium au rouge pur
Flotte et se mêle au vent paisible qui l'emporte,
Et c'est déjà comme un parfum de saison morte...

Le silence des arbres

Les arbres dorment au soleil.
Rien n'y bruit, rien n'y remue,
En file, le long de la rue,
Ils goûtent un profond sommeil.

L'air est chaud, et la brise absente.
Sous le ciel vaste où midi bout,
Les beaux arbres dorment debout
Sans une feuille frémissante...

À leur pied monte la rumeur
Du travail qui bourdonne et gronde :
Eux, ils ne sont plus de ce monde !...
Le fracas dans leurs feuilles meurt.

Rien ne trouble leur quiétude ;
Et les oiseaux respectueux,
S'ils volent se poser sur eux,
Ont pitié de leur lassitude...

* * *

Dormez, beaux arbres verts, dormez !
Avec leur plainte monotone
Voici bientôt les vents d'automne,
Et puis l'hiver, arbres aimés...

Dormez sous le soleil torride,
Vêtus de vivante splendeur ;
Dormez sous la pesante ardeur
Où l'âme de l'Été réside !

Et quand vos feuilles tomberont,
Après tant de jours de souffrance,
Nous garderons la souvenance
De leur ombre sur notre front...

Propos d'hirondelles

Près de leurs petites maisons,
Tout en surveillant la couvée
Qui sera bientôt élevée,
Les oiseaux se disent : jasons !

Ce sont des hirondelles bleues,
Qui, pour retrouver leurs vieux nids,
Dès que nos cieux sont rajeunis,
Volent des centaines de lieues.

Dans le beau soleil du matin
Qui dissipe déjà les brumes,
Elles fouillent du bec leurs plumes
Luisantes comme du satin.

La conversation s'engage ;
Continuel gazouillement
Qui roule musicalement :
C'est un chant bien plus qu'un langage.

Qu'ont-elles donc à se conter ?
N'ayant pas de journaux pour elles,
Elles ignorent les nouvelles
Et ne peuvent les commenter...

Ce sont leurs petites affaires
Qui les occupent, comme nous.

– « Combien d'enfants ? – Cinq. – Peuh ! – Et vous ?
– Quatre sœurs, madame, et trois frères !

– Sept, alors ? Et c'est, à vous voir,
Une première... tentative ?

– Oui, madame. – Si jeune ! Vive
Votre tendre époux à l'œil noir !

– Tenez, regardez par la porte :
Sont-ils adorables ? Sont-ils
Mignons, charmants, fins et gentils ?
N'ont-ils pas la taille assez forte ?

– Mais c'est qu'ils ressemblent aux miens !
– Ont-ils ce joli gosier rose ?
– Exactement la même chose !
– On trouve toujours beaux les siens !

– Voyez-vous mon mari qui plane ?
Je tremble de la peur qu’il eut
Quand, l’autre jour, il lui fallut
Croiser ce sale aéroplane !... »

Mais voici des cris d’affamés :
On réclame dans la famille !
La mouche heureusement fourmille
Et s’attrape les yeux fermés !

Elles montent dans l’air limpide,
Et gobent, gobent à plein bec,
Puis s’en reviennent vite avec
De quoi combler l’horreur du vide !

Elles remonteront toujours,
Elles redescendront de même...
– Ah ! mon Dieu ! faut-il qu’on les aime
Les fruits bénis de nos amours !

Le pont rouge

Vous souvient-il encor de ce petit pont rouge
Sous lequel l'eau bleuâtre et claire à peine bouge ?
La rivière n'y sert, parmi les joncs épars,
Qu'à bercer lentement de jaunes nénuphars,
Refléter le nuage immaculé qui passe
Et l'oiseau qui s'enfuit dans le limpide espace.
Non loin, un vieux moulin par les ans ruiné
Garde à ses murs une aile impuissante à tourner :
Et derrière, des champs, des coteaux, des collines,
Dont la toison frémit comme des mousselines,
Étalent leur splendeur, et, gracieusement,
Atteignent tout là-bas le bord du firmament.
Mais le petit pont rouge écoute l'eau dormante
Raconter nuit et jour son histoire charmante...
Elle vient de plus haut ; elle a vu d'autres ponts
Tendus au-dessus d'elle ainsi que des plafonds ;
Elle a suivi longtemps le caprice des routes ;
Sous des arbres feuillus et recourbés en voûtes,
Elle a passé, plus sombre, et s'attardant un peu,
Avant de s'en aller reprendre son air bleu ;
Elle a, dans son miroir, réfléchi tant d'images,

Tant de soleils nouveaux, d'étoiles, de visages,
Reçu tant de baisers de l'azur et du vent,
Qu'elle se croit très longue et très large, souvent !

Mais le petit pont sage et dont la couleur flambe,
Lui qui d'une seule arche élégamment l'enjambe,
Sait bien qu'elle est étroite et courte comme lui,
Que pour sa grâce fine et souple on l'a construit,
Et qu'il est toujours doux d'écouter l'eau sereine,
L'eau paresseuse et bleue, et l'eau qui coule à peine...

La vigne

Près de chez nous croît une vigne
Qui ne produit pas grand raisin,
Dont le vert feuillage s'aligne
Et tremble au long du toit voisin.

Son pied tors est de belle taille,
Car le vigneron besogneux
Chaque automne l'émonde et taille,
Et la soigne comme ses yeux.

Ses souples et solides vrilles
S'accrochent fermement aux murs,
Pareilles à des mains viriles
Aux muscles résistants et sûrs.

Les grives souvent la visitent
Quand vient septembre ; avec lenteur,
Elles se faufilent, hésitent,
Et piquent le grain tentateur !

Et puis, elles font la grimace,
Car tout leur manège fut vain :
Ce fruit acide et coriace
Ne donnera jamais de vin !

Et renonçant à l'espérance,
Elles s'envolent en sifflant
Cette vigne de tempérance
Dont le jus n'a rien de troublant !

Elles ne comprennent pas l'homme
Qui l'aime et la garde avec soin,
Et fait, à son ombre, un bon somme
Quand son corps en sent le besoin.

Étant belle, elle est donc utile :
À des oiseaux dites cela !
La raison leur semble futile
Si la pâture n'est pas là !

Rien qu'à voir bouger le feuillage
Innombrable et mélodieux,
Je pense à quelque humble village
Plein d'arbres, de pigeons, de vieux.

Et je vois, derrière l'église,
Dont le lierre a caché le bois,
Le sacristain à tête grise
Arrosant ses choux et ses pois...

Rêve frais né du vent qui passe
Dans la vigne de mon voisin
Je lui dois de franchir l'espace,
Qu'elle ait ou n'ait pas de raisin !

Je respecte l'homme qui plante,
Autour de lui, de la beauté ;
Qui, d'une serpe vigilante,
Ôte tout ce qu'il faut ôter,

Pour que longtemps la force dure
Dans les rameaux qu'endort l'hiver,
Et qu'une nouvelle verdure
Naisse, toujours du même vert !

Au bord de l'eau

Au bord de la rivière où verdissent des îles,
Comme je me sentais loin du fracas des villes !
Seul, un bruissement liquide et musical
Sur la grève venait mourir d'un rythme égal,
Et, prise par le charme exquis de sa cadence,
Mon âme se laissait bercer dans le silence.
La rivière brillait de tous ses flots d'argent.
Le vent dormait. L'érable, au feuillage changeant,
Dont la beauté, malgré l'automne, jeune encore,
Longe fidèlement la rive et la décore,
Dressait son abondante et verte frondaison
Pleine aussi, comme l'eau, d'un fugitif frisson.
Le ciel, d'un bleu puissant, recevait ce murmure
Qui montait jusqu'à lui d'une ascension sûre,
Avec les doux soupirs de mon cœur apaisé
Par la calme splendeur du jour tranquillisé, –
Pendant que je suivais le frais courant qui glisse
En traînant du soleil sur son eau plane et lisse...

Élévation

Jour immensément bleu de lumière prodigue,
Où le vent déchaîné de la nuit se fatigue,
Jour vif, sonore et clair qui semble tout en ciel,
Que le regard embrasse au sortir du sommeil,
Jour léger, transparent et profond qui rayonne,
Posant sur le pays son azur en couronne, –
Que ce jour imprévu de splendeur soit béni,
Pour sa pureté neuve et son calme infini !...

Le cœur tremble, soupire, exulte et se dilate,
Puis, en un grand sanglot de joie exquise éclate !
Pénétré de beauté plus qu'il n'en peut tenir,
Il laisse au bord des yeux les pleurs heureux venir,
Et pendant que le flot envahit les prunelles,
Il se sent palpiter, mais comme ayant des ailes !

Oh ! là-bas, dans les bois inclinés en arceaux
Où mes rêves s'en vont pareils à des oiseaux,
Que l'âme doit brûler d'une ardeur tendre et chaste
Sous l'immuable azur, dans le silence vaste !
À peine un faible bruit de feuilles et de vent...
L'air y paraît pieux, et l'érable fervent...

Tout doit, dans un élan d'unanime prière,
Monter vers l'éternelle et suprême Lumière, –
Ascension puissante abaissant le ciel bleu,
Saint échange d'amour entre l'être et son Dieu !...

Sois béni, jour limpide et profond qui rayannes,
Pour l'élévation sublime que tu donnes !

Soir harmonieux

Entre des nuages bleus
L'azur est lilas et rose ;
La lumière se dispose
À partir pour d'autres cieux.

L'heure devient un peu grise.
Le soleil penche, on dirait...
L'infini se solennise...
L'air est pris d'un grand regret...

Le soir aux ailes de suie,
Comme un vaste oiseau s'abat,
Et laisse tomber, là-bas,
Son ombre, comme une pluie.

Au-dessous, dans le salon,
Hormis le chat, rien ne bouge.
Et j'entends un violon
Chanter sous les globes rouges.

C'est un morceau simple et doux,
S'accordant au crépuscule
Dont le dernier tison brûle
Au fond de l'horizon roux.

C'est une musique pâle
Peut-être d'avoir pleuré...
Une plainte qui s'exhale
En long chagrin murmuré...

Le ciel a des fleurs où brille
La splendeur du soleil mort.
Le bruit du silence oscille
Au tic-tac du cartel d'or.

Et le violon qui pleure
Reprend, reprend lentement
Le doux récit du tourment
Dont il souffrait tout à l'heure...

Troué de lumières, noir,
Le firmament grandiose
Conserve le clair espoir
De l'azur lilas et rose.

Son soleil miraculeux
Dont Dieu règle la journée,
Après sa grande tournée
Foulera ses chemins bleus...

Et selon ma fantaisie,
En proie au démon pervers,
Moi, ton fils, ô Poésie,
J'écrirai toujours des vers !

Le chemin du silence

L'automne a, malgré ses pleurs,
Décoré les blanches routes
Et fait aux chemins des voûtes
Frémisantes de couleurs.

Dans les champs nus qui sommeillent
Se dressent des arbres d'or,
Et l'on voit passer l'essor,
Au-dessus d'eux, des corneilles.

Tout est tranquille ; le vent
Souffle dans les cieux, à peine ;
Son imperceptible haleine
Cueille une feuille en passant.

Et comme un ruban qui brille,
Là-bas, au bout du chemin
Qui trouve en elle sa fin,
La rivière est immobile.

Parfois, dans le ciel brumeux
Frissonne comme un bruit d'ailes ;
Puis, même les feuilles frêles,
Tout devient silencieux.

Soirs d'automne

Sentez-vous la douceur et la paix des longs soirs
Entre la lampe claire et la page du livre,
Pendant que sur la table, en achevant de vivre,
Quelques fleurs vers nos fronts penchent leurs encensoirs ?

Sentez-vous tout ce calme et ce profond silence,
Que l'horloge accentue avec son petit bruit
Qu'un autre petit bruit pareil imite et suit
Sur une interminable et parfaite cadence ?

C'est le charme infini de l'automne opérant
Sur l'esprit et le cœur de l'homme et sur les choses ;
Prodigieux effet né de divines causes
Que l'âme ne saurait définir, mais comprend.

Ce soir est fait de quiétude, et la confère.
Dans l'air que l'on respire il est une vertu
Qui vient subtilement, poète, penses-tu,
D'un peu de paradis épars en l'atmosphère...

La fête

C'est octobre demain, octobre au nom sonore,
Qui d'ambre et d'incarnat aux arbres se colore,
Octobre au fin brouillard d'argent se soulevant
Comme un léger rideau sous les soupirs du vent.
Tout près, dans la montagne une fête commence,
Où luiront les couleurs dans la lumière immense,
Tandis que le ciel frais de midi, calme et pur,
Tendra comme un grand arc une courbe d'azur.
Aux branches, où la feuille ainsi qu'un joyau bouge,
Rutilera le jaune et flambera le rouge ;
Et ce sera, dans les sentiers silencieux,
La gloire de l'automne et l'ivresse des yeux !

Après la pluie

Le vent essuie, une à une,
Les feuilles aux branches brunes.

Un rayon
Obliquement s'y faufile
Et l'arbre au sol se profile
Comme au crayon.

La fleur d'eau vive trop pleine
Penche et se vide à l'haleine
Du vent frais,
Et le papillon qui n'ose
S'y poser déjà, s'y pose
Lent et secret.

La délicieuse pluie
Du ciel bas, couleur de suie,
A glissé
Comme un bienfait sur la terre ;
De sa bonté le parterre
Est traversé.

Et le parfum qui s'élève
Caresse comme un beau rêve
 D'amour pur,
Et monte en emportant l'âme
Légère comme une flamme,
 Jusqu'à l'azur !

Brume matinale

On dirait que la terre humide et noire fume.
Le grand soleil est pâle au ciel voilé de brume.
On ne distingue bien que les proches maisons.
Les arbres sont cachés derrière l'horizon.
Quelquefois un oiseau passe en l'épaisseur grise
Comme à travers un flot de vapeur ; et l'église,
Dont on ne voit que le fronton bas et les croix,
Est un spectre de pierre aux deux clochers sans voix.
Mais petit à petit les rayons fondent l'ombre ;
Et voici que partout se détachent sans nombre
Les toits légèrement mouillés, et que le ciel
Redevient bleu, – si bleu qu'il paraît irréel.

Des arbres

Des arbres à la taille énorme ou délicate
Bordent en bruissant le sinueux chemin,
Des arbres baignés d'or et teintés de carmin,
Dont la splendeur sur le fond vert des pins éclate.

Des arbres jaune pur, brun clair, rouge écarlate,
Dressés pour le plaisir profond de l'œil humain,
Arbres à la beauté fragile que, demain,
Tuera le vent si doux qui maintenant la flatte...

Des arbres merveilleux poussés près des sillons,
Où le soleil d'octobre introduit ses rayons
Comme un grand feu parmi les feuilles innombrables.

Des arbres sur l'autel de la terre rangés,
Des arbres qui seraient par l'automne changés
En gigantesques fleurs simplement adorables !

Les feuilles

La première feuille jaunie
Dans le vent frais a pris son vol ;
Son existence étant finie,
Elle se couche sur le sol.

Une autre la suivra, puis toutes,
Le long de la nuit et du jour,
Joncheront les champs et les routes
De leurs petits corps, tour à tour.

Leurs formes sont de toutes sortes,
Et des plus exquises couleurs :
Est-ce parce qu'elles sont mortes
Qu'elles ressemblent à des fleurs ?

On peut, pour en orner sa chambre,
En faire un bouquet délicat
Où le brun clair se mêle à l'ambre,
L'ambre au somptueux incarnat.

Elles égaîront de nuances
La terne clarté des jours gris,
En prolongeant les influences
Des bois au charmant coloris.

* * *

J'en ai suivi sur la rivière
Qui s'en allaient bien doucement ;
L'eau qui reflétait la lumière
Semblait un autre firmament.

Et celles-là pouvaient se croire
Encore en plein ciel de juillet,
Car le clair azur dans sa gloire
Tout alentour d'elles brillait.

Mais d'autres gisent, aussi belles,
Dans l'obscurité du fossé,
Ne voyant pas au-dessus d'elles
Leurs sœurs plus heureuses passer.

La brise un instant les promène, –
Grands papillons, petits oiseaux, –
Les emporte au loin, les ramène,
Franchissant chemins et ruisseaux.

Après la descente fatale,
Leur tissu léger et soyeux
Retourne à la terre natale,
Et s'y résorbe, poussiéreux...

* * *

Le vent balancera la branche
Sans éveiller un seul frisson :
La feuille aura pris sa revanche
En mourant avec sa chanson.

Hélas ! chanson trop éphémère,
Murmures à peine distincts,
Discrets comme un cœur en prière
Qui bénit l'azur des matins, –

La douce chanson est partie ;
Nous n'entendrons plus de ces mots
Où l'intelligence avertie
Sentait s'exprimer les rameaux...

Feuille rouge, et toi, feuille brune,
Qui fûtes vertes ce printemps
Et resplendissiez sous la lune
Comme des bijoux éclatants,

Déjà l'an prochain vous invite :
Vous renaîtrez vertes encor,
Puisqu'ici-bas tout ressuscite
Par la vertu du soleil d'or !

Gelée

L'air frais est transparent comme le pur cristal.
Les toits sont saupoudrés de givre matinal
Et luisent au soleil merveilleux qui les frappe,
Chacun pareil à quelque éblouissante nappe.
Sur ce blanc, la lumière éclate comme un feu
Descendu par degré du firmament tout bleu,
Et fait soudain jaillir de ces claires parcelles
Des multitudes de reflets et d'étincelles.
La gelée éphémère a paru, cette nuit ;
La neige de novembre en tourbillons la suit ;
Nous la verrons bientôt par l'immensité blême
Pleuvoir sur la cité, comme un divin baptême...

Heure d'automne

Interminablement, en file monotone,
Passent par le ciel froid les nuages d'automne.
Dans les branches le vent souffle plaintivement,
Et les arbres sont pris d'un long frissonnement.
Aux rameaux presque nus les feuilles se détachent,
Les feuilles, où l'été, les doux oiseaux se cachent,
Qui font des palais verts et frais à leurs amours, –
Les belles feuilles d'or s'envolent tour à tour...
Tristesse de ce gris dont s'emplit tout l'espace !
Comme ce lourd nuage, une heure lente passe,
Une heure qui se traîne et dont le cœur est las,
Sombre, dolente et morne, et qui ne finit pas...

La girouette

La girouette au bout du pignon tourne au vent ;
Et selon que le vent la caresse ou la fouette,
Plus ou moins vite, on voit, tourner la girouette,
Sa pointe en tous les sens et sans cesse en avant.

Du nord au sud, de l'est à l'ouest, elle vire
En décrivant un rond qui s'efface dans l'air ;
Parfois, elle s'arrête, et de son doigt de fer
Désigne longuement un objet qui l'attire.

La girouette oscille et fait un demi-tour,
Elle hésite, on dirait qu'elle a peur de l'espace ;
Elle se meut de droite à gauche au vent qui passe :
Attentive, elle écoute et regarde alentour.

Voici que tout à coup un souffle la bouscule ;
Elle tourne, et s'arrête encore brusquement,
Comme prise soudain d'un grand étonnement...
Puis, recommence son manège minuscule.

Je ne me moque point de ses tours et ses sauts,
Ainsi qu'elle, mon cœur est une girouette ;
Le jour furtif l'émeut, l'agite et l'inquiète,
L'orientant toujours vers des rêves nouveaux.

Il lui montre à plein ciel les bonheurs qu'il envie,
Mais il ne lui permet jamais de les goûter ;
Lui dont le seul désir serait de s'arrêter,
Il tourne, hélas ! il tournera toute la vie !...

Pluie d'automne

Ô pluie égale et froide et lente et taciturne,
Tu tombes comme un flot de larmes dans une urne !

Tu baignes le parterre et l'érable jaunis
Qui ne sont plus, hélas ! par ton eau rajeunis.

J'ai vu partir hier des troupes d'hirondelles ;
J'ai vu des feuilles d'or choir comme avec des ailes ;

J'ai vu des fleurs qui sont la gloire de l'été,
Pétale par pétale effeuiller leur beauté...

Si tu n'avais parfois ton soleil magnifique,
Que tu me rendrais triste, ô saison nostalgique !

Mais tes jours sont sereins et tes couchants sont beaux,
Quand la lumière douce allume ses flambeaux.

Et quelle paix descend du firmament sans voiles,
Lorsque par millions frissonnent les étoiles !

Heure exquise où soudain l'esprit s'emplit de bleu
Et s'approche, comme un oiseau, du cœur de Dieu !

Mais aujourd'hui l'averse égale et taciturne
Tombe, flot incessant de larmes dans une urne...

La double beauté

Ton regard est borné, ton rêve est sans limite ;
Tu ne vois que l'azur éployé sur ton front,
Et dans le cercle étroit que trace l'horizon,
Ton âme prisonnière incessamment s'agite.

L'inconnu, l'inconnu mystérieux t'invite !
Jamais les cieux aimés pourtant n'assouviront
Cette soif infinie et ce désir profond
D'une beauté nouvelle, imprévue et subite !

Étendre librement ses ailes, s'envoler
Par la terre diverse et, là-bas, s'en aller
Vers l'autre aspect du monde et son changeant visage !

Voir ce qu'on n'a pas vu, puis, revenir un soir,
Et, sous le même ciel, tranquillement s'asseoir,
L'œil et l'esprit charmés d'un double paysage !

Cendre d'étoile

Le vent a modéré ses cris et ses colères.
Dans l'éther glacial les étoiles sont claires,
Diamants répandus partout sur le ciel noir
Par la main somptueuse et prodigue du Soir.
De chacune, en frissons, la lumière s'élance ;
Leur fourmillement bleu tremble dans le silence.
Elles luisent ensemble et ne confondent pas
L'innombrable clarté de leurs feux délicats.
Soudainement, voici que l'une se détache,
File, et s'éteint... – Alors, dans l'ombre qui me cache,
Il me semble qu'un peu de poussière descend,
Que tu neiges sur moi, cendre de l'astre absent...

Feuille morte

La branche flexible et forte
Au moment où tu passas,
Te jeta sa feuille morte,
Et, toi, tu la ramassas.

Tu regardas les nervures
Qui sillonnent son tissu,
Et ses fines dentelures ;
Rien n'y fut inaperçu.

L'arbre qui t'en fit l'aumône,
Sans doute, avait sa raison,
Et sa feuille brune et jaune
Portait toute la saison.

« Examine bien, mon frère,
« Ce petit morceau de moi ;
« Tous deux nous sortons de terre,
« Mais j'y retourne avant toi.

« Une semblable poussière
« Unira notre destin.
« Sur le sol ou dans la bière
« Notre sort n'est pas distinct.

« Dans la mort tout doit descendre ;
« Le temps seul, en vérité,
« De ta cendre et de ma cendre
« Prouvera l'égalité... »

La Saint-Martin

Novembre a commencé ses jours dans la douceur
D'un bleu rayonnement et dans le vent berceur,
Au bruit que fait en voltigeant devant nos portes,
Discret, aérien, l'essaim des feuilles mortes.
Tout est lumière pure et fraîche, ce matin,
Sous un ciel qui devance un peu la Saint-Martin.
Une grise fumée, en serpentant, se traîne
Dans l'espace éclatant de splendeur souveraine.
L'air est mêlé d'azur où flotterait de l'or.
Aux robustes lilas quelques feuilles encor
Persistent, à côté des grands érables chauves, –
Mais il nous manque le parfum des grappes mauves...

Dépouillement

Les feuilles ont tombé trop vite,
Jonchant la terre en un moment,
Et chaque petit corps palpite
De ce brutal arrachement.

Le vent, à grands coups, par rafales,
A dépouillé d'un souffle dur
Les chevelures triomphales
Qui se balançaient sous l'azur.

Ce fut un envollement triste,
Presque sans grâce, brusque et lourd,
De l'arbre penché qui résiste
Dans la grise clarté du jour.

Ce ne fut qu'une chute prompte,
Un entraînement vif et fol, –
Rien qui se détache et qui monte,
Voltige, et se repose au sol.

Du jaune s'abat, du brun tourne,
S'emmêle et se disperse au loin,
S'accroche, revient et retourne
Au vent qui ne se lasse point.

Après la plaintive avalanche,
Il ne reste que des lambeaux
Qui frissonnent de branche en branche,
À l'extrémité des rameaux...

Mais dissipant cette détresse
Qu'infligea l'ouragan cruel,
Voici l'arbre qui se redresse,
Tenant entre ses bras le ciel !

Ainsi de moi ; car à mesure
Que s'envole ma vanité,
Je sens mon âme qui s'azure
Du reflet de l'éternité !

L'origine

Plus de vert bruissant sous les grands cieux brouillés...
Dehors, c'est le silence obscur des choses mortes.
Malgré nous, et forçant les âmes et les portes,
La tristesse s'exhale en hymnes désolés.

Qu'un petit coin de bleu paraisse, et c'est la joie
Qui passe sur le cœur comme un regard aimé ;
Que par un peu de gris l'azur soit refermé,
Du chagrin vague et lourd l'esprit devient la proie.

Ainsi l'homme subit l'influence du ciel ;
On dirait qu'il y tient comme par une chaîne
Qui l'attire là-haut pour l'extase prochaine,
Ou le laisse se perdre en bas dans le réel.

Toujours il sent en lui sa suprême origine ;
Sitôt que dans l'espace il promène les yeux,
Une voix à l'accent doux et mystérieux
L'appelle du seuil d'or de la Maison divine !

Le ciel ! le paradis lointain ! il l'a perdu !
Il n'en a cependant pu dégager son âme :
Quoi qu'il fasse, toujours son désir le réclame :
Il veut y remonter, s'il en est descendu !

Et, sur le cœur de l'homme, à toute heure, s'exerce
Le sublime pouvoir du ciel jadis connu,
Soit qu'il se montre ainsi qu'un plateau gris et nu,
Ou que d'un gai rayon le soleil le traverse.

Les passants

Songe encor que la terre aux si beaux paysages
Où tu baignes d'azur tes yeux émerveillés,
Oui, songe que, depuis des ans multipliés,
Le sol est plein de morts qui n'ont plus de visages.

Pourtant, ils sont venus au cours pressé des âges
Dans ces bois qui jadis leur furent familiers,
Et rien, au pied moussu des arbres effeuillés,
N'a retenu les noms et marqué les passages.

Songe, pâle vivant, cœur embrasé d'amour,
Au mort que tu deviens toi-même chaque jour
Et dont les pas déjà dans l'ombre disparaissent.

Comme tous ces passants un instant aperçus,
Tu seras l'un de ceux que leurs frères délaissent...
On reste plus longtemps sous terre que dessus.

Le vent

J'aime le vent autant que le rythme des vers.
Accords passionnés, musique véhémence,
Parole qui rugit ou voix qui se lamente,
J'aime le vent qui tourne autour de l'univers !

J'aime le vent tordant les beaux érables verts ;
Le vent blanc que la neige empoudre et diamante,
Le vent tumultueux des longs soirs de tourmente ;
J'aime le vent d'avril et le vent des hivers !

Tous les vents me sont doux dans leur calme ou leur rage.
Que le brin d'herbe a-t-il à craindre de l'orage,
Et qu'ai-je à redouter des colères du vent ?...

Oh ! levez-vous encore une fois dans l'histoire,
Grands vents impétueux, souffles du Dieu vivant,
Qui porterez un jour des ailes de victoire !

Verglas

Le verglas est pareil à du verre fondu
Sur les toits, par la nuit humide répandu.
La goutte minuscule à la vitre s'applique,
Et gèle sous le souffle aigu du vent oblique.
Par-dessus leur écorce, où pleut l'air hivernal,
Les arbres ont une autre écorce de cristal.
On dirait que le ciel pesant et gris s'abaisse,
Las de porter ce poids de nuages, sans cesse.
Il bruine. Il fait noir comme dans un tombeau...
Et je songe à ce jour d'hier qui fut si beau,
Avec son ciel de satin pâle, avec sa neige,
Son vent ailé, si clair, et dont l'âme s'allège...

Grisaille

Comme ton doux visage est triste, ô mon pays,
Pour celui qui t'a vu de ses yeux éblouis !
Ce gris, oh ! tout ce gris massé sur la montagne,
Qu'une petite pluie imprécise accompagne...
Qu'est-il donc dans ton air qui pèse sur le cœur ?
Serait-ce le regret du soleil, ton vainqueur,
Sous lequel tu penchais le calice des roses
Pour saluer sa gloire et ses apothéoses ?
Les sourires sont morts, les rayons sont éteints.
Quelque chose gémit dans la voix des marins...
Peut-être que le vent, en dissipant tes voiles,
Ce soir, nous montrera des pleurs dans les étoiles !

Rondel canadienne

Les beaux jours d'été sont ensevelis ;
Novembre répand sa blanche poussière.
Les arbres muets, sous les cieus pâlis,
Depuis le matin semblent en prière.

La neige en tombant tisse un grand suaire,
Fin comme un velours et pur comme un lis.
Les beaux jours d'été sont ensevelis
Novembre répand sa blanche poussière.

L'espace est couvert d'un voile à longs plis ;
Le soleil lointain retient sa lumière ;
Le deuil glisse au fond des cœurs recueillis,
Car dans la splendeur nacrée et légère
Les beaux jours d'été sont ensevelis...

Déluge blanc

Ô neige ! que tu mets dans le jour de candeur !...
Sous le doux poudroïment l'arbre à peine remue
De peur de laisser choir la fourrure menue
Dont ses bras arrondis retiennent la pâleur !

Salut ! silencieux déluge de splendeur !
Derrière le carreau qui lentement s'embue,
Le toit gonflé revêt une gloire imprévue !
Tombe, tombe du ciel, somptueuse blancheur !

Tu fais de mon pays un si clair paysage !
Tu répands tant de pureté sur son visage
Que le regard s'y pose ainsi qu'un long baiser !

Et que l'âme s'envole en la floraison blanche,
Comme un léger flocon par le vent balancé,
Qui tourbillonne au loin, perdu dans l'avalanche !

Quand il neige

Quand il neige sur mon pays,
De gros flocons couvrent les branches,
Et les regards sont éblouis
Par la clarté des routes blanches.
Et dans les champs ensevelis,
La terre reprend le grand somme
Qu'elle fait pour mieux nourrir l'homme,
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
On voit s'ébattre dans les rues
Les petits enfants réjouis
Par tant de splendeurs reparues.
Et ce sont des appels, des cris,
Des extases et des délires,
Des courses, des jeux et des rires,
Quand il neige sur mon pays.

Quand il neige sur mon pays,
C'est que tout le ciel se disperse
Sur la montagne et les toits gris
Qu'il revêt de sa claire averse,

Ou qu'une avalanche de lis
De sa pureté nous inonde...
C'est le plus beau pays du monde
Quand il neige sur mon pays !

La terre maternelle

Je ne sais quel regret m'étreint devant la terre
Que je n'ai contemplée, hélas, qu'en solitaire,
De trop loin, de trop haut, – la terre de chez nous,
La terre que j'aurais baisée, à deux genoux,
Sur laquelle, attentif à découvrir ses charmes,
J'aurais versé mon cœur et, peut-être, mes larmes !
Je l'aurais prise et respirée, entre mes mains,
La bonne terre brune, et si chère aux humains,
La terre qui les porte et les prend et les garde,
Afin que chaque mort de plus près la regarde.
Un jour, s'accompliront enfin mes vœux ardents,
Car je la connaîtrai quand je serai dedans !

Épilogue

J'ai versé tout le sang de mon cœur dans mes vers.
Ma fatigue a laissé souvent la page blanche.
Ma vie intérieure en poèmes s'épanche
Aux rythmes variés des sentiments divers.

Sur ma profonde nuit mes yeux se sont ouverts ;
J'ai dit ce que j'ai vu d'une voix simple et franche.
Si j'ai menti d'un mot douteux, je le retranche :
J'errais en des sentiers de ténèbres couverts.

Et maintenant, Seigneur, de ces heures passées
À traduire mon âme en strophes cadencées,
Me tiendrez-vous rigueur au jour du Jugement ?

Ai-je perdu le temps précieux de la vie ?
Si je n'ai jamais su vous chanter autrement,
Votre gloire n'a-t-elle été par moi servie ?

Table

I. Lauriers.	5
Le drapeau.....	6
À la Belgique sanglante.....	7
France éternelle	9
Au roi Albert	10
Vers l'Alsace	11
La tempête.....	12
Le cardinal Mercier	13
France !	14
Joffre	15
À la gloire des Serbes.....	16
L'épreuve	17
La revanche	18
Pégoud.....	19
Infirmières	20
Fin de rêve.....	21
À la reine des Belges.....	22
Vœu d'automne.....	23
Verdun.....	24
Aux Français	25
Le don des morts	26
Désolation	27
La statue	28

L'aumônier	29
Certitude	30
Prière aux soldats élus	31
La paix quotidienne	32
Le pape	33
En prière	34
Souvenirs aux morts	35
L'inévitable	36
Pour demander à Dieu qu'il délivre le sol de France	37
Mil neuf cent seize	39

II. Fleurs de lys. 41

À genoux	42
Mort de sainte Claire	43
Deux saintes	44
Sainte Cécile.....	45
Au passant divin.....	46
L'appel	47
Paroles divines	48
Ascension	50
À ma ville natale	51
La voix brutale	52
Le retour.....	53
Résurrection	54
Repentir.....	55

Vers le ciel.....	56
Gloire au Christ.....	58
Sur un crucifix.....	60
Noël solitaire	61
Les premiers.....	62
Divine pauvreté	64
Art primitif	65
Humble offrande	66
La cuirasse.....	67
Précepte	68
III. Feuilles d'érable.....	69
La langue chère	70
Le vain supplice	72
Sur « l'Almanach de la langue française »	73
Les gardiennes.....	74
Hommage	75
L'appel aux armes.....	77
Dans la lutte et l'attente.....	78
Les chefs.....	79
Le miracle.....	80
À Dollard et ses compagnons.....	81
Louis Hébert.....	82
Paul-Émile Lamarche.....	83
Le jardin enchanté.....	84

La langue française	85
IV. Les images du pays.	86
Dédicace.....	87
Le chemin de l'amour	89
Jours de mars.....	90
Chant printanier.....	91
L'envolée.....	92
Le sang lointain	93
Action de grâces	94
Renouveau.....	96
Le lac Saint-Louis	98
Sous le ciel	99
Au bois	100
Petite église	101
La montagne.....	104
Charles Gill	108
La maison du passé	109
Ancienne voix	110
Matin de septembre	112
Au jardin	113
Le silence des arbres	114
Propos d'hirondelles.....	116
Le pont rouge	119
La vigne.....	121
Au bord de l'eau.....	124

Élévation	125
Soir harmonieux	127
Le chemin du silence.....	130
Soirs d'automne	132
La fête	133
Après la pluie	134
Brume matinale	136
Des arbres.....	137
Les feuilles	138
Gelée	142
Heure d'automne	143
La girouette	144
Pluie d'automne	146
La double beauté	148
Cendre d'étoile	149
Feuille morte	150
La Saint-Martin	152
Dépouillement.....	153
L'origine.....	155
Les passants.....	157
Le vent.....	158
Verglas	159
Grisaille	160
Rondel canadienne	161
Déluge blanc.....	162
Quand il neige	163

La terre maternelle	165
Épilogue	166

Cet ouvrage est le 82^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.